



VOUS ALLEZ VOUS FAIRE ÉPINGLER...

Depuis que le transporteur a trouvé ce slogan avec les épingles à linges, rien n'a changé. Comment croire que des statistiques soient sérieuses en matière de fraude. Difficile à quantifier. Il faudrait bloquer une rame entière et en vider le contenu en filtrant les gens un par un. On aurait alors, en répétant l'opération plusieurs fois, un échantillon exploitable et une révolution à mâter ! Certains y pensent...

En attendant que les utilisateurs indéclicats comprennent qu'il en va de la survie du transport, je suis sur le quai avec mes six complices. Un commando de contrôleurs sur le quai de la station HÔTEL DE VILLE que tout le monde appelle plus facilement "Pey Berland" ! Nous sommes harnachés comme des chérifs, des instruments plein les poches et autour de la ceinture. Sur le plan esthétique, il n'y a pas là une réussite, surtout pour les femmes.

Nous sommes en rang face au caisson central de la rame qui vient de s'arrêter avant de continuer vers Mérignac. J'entre. Il y a relativement peu de monde. On ne peut pas travailler quand la rame est pleine alors que c'est pourtant à ce moment-là que c'est le plus giboyeux. Je me trouve tout de suite face à une femme entre deux âges qui tient un gros sac d'une main et la barre de l'autre. J'ai néanmoins une curieuse impression. Je me retourne : mes collègues ne sont pas montés. Je suis seul ! La rame est repartie et j'ai le sentiment que le conducteur veut battre le record du 100 mètres départ arrêté.

Décidé à faire mon boulot et à réfléchir plus tard à ma solitude, j'interpelle la dame :

– S'il vous plaît, votre titre de transport.

Elle lâche la barre, fouille dans son sac...

– Trouve pas.

– Vous savez que vous allez devoir payer une amende...

A ce moment-là - je viens de sortir mon stylo - la rame fait un écart - virage trop brusque -, et je pars droit sur les sièges latéraux où une jeune maman est en train de donner le biberon à un enfant. Me voyant arriver en complet déséquilibre elle se protège avec la main qui tient de biberon. Je percute la main, me rattrape à une barre mais le biberon part en toupie, décrivant un arc de cercle pour venir finir sa course au moment où je reprends pied en plein sur ce biberon qui, avec la pression exercée par mon pied solidement chaussé, projette un jet de lait sur les santiags d'un probable motard de Harley qui a eu la mauvaise idée de poser sa moto pour prendre le tram. Je me précipite pour ramasser le biberon, ce qui me vaut de perdre mon stylo qui part rouler sous les sièges. Je me redresse

enfin, pas très digne, mais entier, présente mes excuses et le biberon à la maman qui n'entend rien car le bébé s'est mis à hurler presque aussi fort que le motard qui regarde ses chaussures lactées.

Je cherche en vain des yeux ma contrevenante qui a filé. Un passager, dont la taille dépasse la moyenne et surtout la mienne, se cale devant moi :

– Vous pourriez abandonner là, non ?

Une rumeur enfle dans cette partie de la rame et je décide de sortir à la station annoncée. Je ramasse mon stylo et en me relevant je le plante malencontreusement dans le ballon d'un enfant sagement assis. Le ballon éclate dans un bruit épouvantable et aussitôt la rame passe en freinage d'urgence. Le conducteur a dû entendre l'explosion. Je perds à nouveau l'équilibre et suis projeté sur un groupe qui me sert d'amortisseur mais avec qui je joue aux quilles. Au moment où la rame s'immobilise enfin dans un bruit de ferraille assourdissant, je suis vautré moitié sur mon motard, moitié sur un chien qui commence à déchiqueter le pli parfait de mon pantalon neuf de service.

Je réussis néanmoins à me relever et je me précipite sur le totem pour appeler le conducteur :

– C'est bon, roule, c'est juste un ballon de gosse...

On repart mais mon motard repart aussi, dans son envie de me faire lécher ses bottines ! Comme il m'attrape par le col, je me raccroche à ce qui est à portée de ma main, et, malheureusement pour moi, ma main ne trouve que la poignée rouge. La rame, à peine lancée, voilà un nouveau freinage d'enfer. Et je repars dans un pas de deux avec mon compère de voyage pour finir assis sur les genoux d'une jeune femme qui ne me réserve pas un accueil compassionnel.

Et dans un silence curieusement revenu, j'entends mon téléphone portable qui sonne. Une main me secoue. J'entends la voix de ma femme :

– Tu ne l'entends pas ton réveil ?!... Tu sais que c'est aujourd'hui ta première sortie de contrôleur !

– Oui.

– Tu rêvais à quoi ?

– Oh, euh...boulot.

Note : fiction !



Les trois usagers qui montent par la première porte derrière moi sont hilares. Je vois, en arrivant vers la station PALAIS DE JUSTICE, un petit attroupement sous l'abri de l'arrêt, des gens en train de regarder quelque chose. J'ai redémarré la rame, intrigué. Sans doute un tag rigolo ? Il y en a rarement sur le mobilier du réseau. J'aime ce mobilier, ce mélange de bois, d'aluminium, de verre sérigraphié. C'est joli, confortable et très discret. Le tram s'y intègre parfaitement avec son nez en forme de sourire, deux grands yeux en amande. Un ensemble accueillant.

Même chose plus loin, à GAVINIÈS. Mais là j'ai le temps de voir qu'il s'agissait d'une affiche.

En arrivant à Mérignac je laisse ma place à Jeff. C'est la relève. On se croise en se tapant dans la main, comme pour se passer un témoin. Il me dit :

– Va voir les autres, ils ont un truc à te raconter...

Je pense aussitôt à mes deux événements.

Les collègues sont quatre dans le local réservé aux conducteurs. La discussion est animée. On me tend une affiche :

– C'est Marcel qui l'a récupérée à l'échange de conducteur à STALINGRAD !

Je vois une photo pleine page. J'ai du mal à distinguer ce que je vois mais je finis, accompagné par les rires de mes collègues, par identifier deux jambes et ce qui ressemble à une culotte. C'est l'angle de prise de vue qui est perturbant. La photo est prise depuis le sol, comme si on avait posé un appareil photo par terre, sous la jupe d'une femme.

J'éclate de rire. J'observe mieux. Les jambes sont jolies.

Une inscription souligne la photo : *Bristol – 6 mai*.

Je regarde les autres, interloqué...

– C'est quoi ça ?

– On ne sait pas. Il y en a d'autres signalées à TBC sur la ligne A. Une à GAVINIÈS, une à PALAIS DE JUSTICE (celle que j'ai vue) et une à LA BUTTINIÈRE. Elles sont intitulées (il regarde un papier) « *Oran – 3 mai* », « *Burgos – 9 mai* » et « *Munich – 11 mai* ».

Et il ajoute en riant...

– Comme on est déjà fin mai, ça promet.

- Que des culottes ?
- Ouais, et des jambes différentes !

Je regarde à nouveau la photo. Rien à dire sur le plan technique. C'est net. Un petit coup de flash aurait aidé mais c'est suffisamment clair pour que des détails soient identifiables...

La discussion démarre :

- Un malade mental ?
- Un comique, tu veux dire !
- Et les noms, ce sont les noms des rames ?
- Ben oui et la date sûrement celle de la prise de vue.

Je rentre chez moi et raconte à ma femme.

France 3 Aquitaine en parle le soir aux informations régionales. Onze photos ont été affichées dans la journée, toujours sur les glaces des abris du tram. Onze culottes et vingt deux jambes différentes, des jupes plutôt courtes et des sous vêtements de toutes les modes. La présentatrice retient difficilement un gros fou rire, surtout quand elle précise que quelques photos sont impitoyables quant à certains systèmes pileux quelque peu débordants.

Les Bordelais vont s'endormir sur cette info qui circule à toute allure sur Internet, photos à l'appui. Il y en a onze qui risquent de se « reconnaître » !

Le lendemain apporte son lot de nouveautés, très tôt :

un « *Alacala de Hénarès – 7 mai* » à la station BOIS FLEURI. De magnifiques jambes noires interminables finissant sur un string. Un « *Norton Radstock* » du 10 mai, ne présentant que des jambes sans tissu, appartenant à une blonde, une vraie blonde. Un « *Québec* » du 12 mai, avec des collants ! Les villes jumelées avec des villes de Gironde défilent. La liste s'allonge jusqu'au nombre de douze.

Internet explose. Les copies de photos circulent. Les chaînes de TV nationales prennent le relais. L'affaire fait rire et la question du mode opératoire intrigue. Comment photographier sans se faire voir ? Comment afficher ? Encore que là il peut y avoir des explications simples.

Chaque banque, chaque organisme possédant des caméras extérieures donnant sur les arrêts du tram examinent les films de cette période. Rien. Les autorités ne réagissent pas. Du moment que personne n'est identifiable il n'y a rien de répréhensible. Sauf peut-être l'absence de sous vêtement : certains font remarquer que c'est une atteinte...

Le surlendemain un journal titre « La face cachée des Bordelaises » !

Dans le tram, on commence à observer des réactions de méfiance. Les touristes avec un appareil photo sont regardés de travers. Les pantalons ressortent chez les femmes malgré la chaleur d'une fin mai ensoleillée. Dans les rames, les jambes se croisent et des femmes s'adosent pour faire face à l'adversité. On assassine du regard celui qui se baisse pour ramasser un ticket tombé sur le sol.

Calvi, sur la 5, sort de son sérieux habituel en intitulant son émission de fin de journée « Tram de Bordeaux : les dessous de la mode ». Elle bat ses records d'audience, d'autant que la journée a été riche : quatorze affiches, sur la ligne B. Et beaucoup de couleurs !

Le jour suivant est plus calme. Trois affiches, sur la ligne C. Avec une photo culotte à l'ancienne. Sans doute une mamie qui n'a rien vu venir. Aucune des photos publiées depuis le début n'expose des situations dévalorisantes. Les culottes sont propres. Le photographe est respectueux de la dignité des photographiées.

Le lendemain est un déchaînement. On ne compte plus les affiches car certaines disparaissent vite. Des collectionneurs se manifestent déjà et le cours de la culotte du tram monte en flèche. Un observateur fait remarquer que le photographe a bon goût : pas de trace de cellulite sur les jambes exposées, même les deux jambes de la mamie, mais était-ce bien une mamie ?

Les journaux publient des interviews de photographes sur les techniques de prises de vues et les appareils adaptés à une nécessaire discrétion, dans des conditions d'éclairage difficiles. On doit travailler à F 1,4 autour du 1/60 précise un expert !

Les usagers se partagent vite en deux camps, comme toujours dans notre beau pays : les offusqués et les amusés. Les femmes du premier camp prennent le tram en combinaison de plongée et les provocatrices du second se baladent avec des ras-le-bibi qui ne nécessitent même pas de s'accroupir pour photographier le triangle de tissus qui attend d'être immortalisé.

La Direction des transports urbains refuse de réagir mais se frotte les mains. On parle du tram ! Non seulement il marche mais il marche bien. Les reportages sur les sous-vêtements s'accompagnent d'un complément technique sur l'APS qui fait l'originalité de ce moyen de transport : « Alimentation Par le Sol », que d'autres traduisent vite par « Animation Par le Slip » !

La chasse à l'homme devient vite le sport local. Tout le monde s'observe. Le moindre geste est décortiqué. Le moindre téléphone portable devient le point de mire de l'entourage. Mais le tout dans une bonne humeur un peu paillarde que la montée de sève du printemps attise. Un célèbre Éditeur annonce dans un journal télévisé régional qu'il est disposé à produire un recueil de ces photos et il fournit un numéro pour que l'auteur le contacte. Il assure garantir son anonymat. Le téléphone ne sonnera jamais.

Le SAMU a été appelé sur les quais, à la hauteur de la place de la Bourse. Un homme a eu un malaise. Les premiers témoins font ce qu'ils peuvent, penchés sur l'homme inanimé.

À leur arrivé, les secours constatent un arrêt cardiaque. La réanimation ne servira à rien. Ils emportent l'homme, sa sacoche tombée par terre et sa canne qu'il tenait encore. Dans l'ambulance ils découvrent qu'il a une prothèse à la place de la jambe droite, depuis la cuisse. Ils sont intrigués par un fil qui remonte dans le pantalon, depuis la fausse chaussure. Le fil se termine par une

sorte de poire avec un bouton. Ils ont du mal à enlever la chaussure. Elle se désarticule d'un coup, laissant apparaître un mécanisme qui ressemble à un appareil photo dont l'objectif minuscule est astucieusement encastré dans le cuir tressé sur le coup de pied de la chaussure.

Note : fiction pure, nécessaire respiration pour le rédacteur à mi-course du recueil.



- Diane, on mange ensemble à midi ?
- Oui, depuis le temps que je te le promets. À la Benauge ?
- Oui.

C'est assez rare que l'on puisse se voir, Diane et moi, pendant le travail. Nous nous apprécions. Les atomes crochus. Sur la ligne A ce matin, nous sommes les conducteurs des trams de ceux qui se lèvent tôt. Nous allons nous croiser quelques fois dans la matinée, et, comme pour les autres jours, inventer de petits signes amicaux. La première fois sera à la station de MÉRIADECK. Diane m'a dit ne pas aimer cette station. Il s'y forme une sorte d'entonnoir à cause de l'escalator qui mène au centre commercial et qui part du quai, un quai étroit avec d'inévitables bousculades. Relancer le tram dans ces conditions fait parfois froid dans le dos.

Je crois que Diane sait pour moi. Elle sait comment je suis et elle m'aime quand même, de cette amitié qui n'a pas besoin de grandes explications. Une amitié tendre, sans réserve et sans ambiguïté.

J'habite seul avec maman...

Mes parents m'ont infligé un prénom insupportable : Pacôme. Une tradition dans la famille militaire du côté de mon père. Les aînés se prénomment tous ainsi. Mais chez moi ce prénom est devenu une tare. Car, justement, je ne suis *pas comme* les autres. À trente-sept ans, j'ai refoulé très profondément la douleur d'être différent. Je le suis. C'est ainsi et *Pacôme* vient me le rappeler à l'envi.

Certains s'en sont amusés ou s'en amusent encore, ceux à qui manque l'intelligence du cœur, ce lien entre l'intelligence et la tolérance. "Le temps ne fait rien à l'affaire", chantait Brassens. Je le constate et fais le tri. Mais j'ai néanmoins de la compassion envers ces quelques-uns qui ne supportent même pas l'idée de me serrer la main. Il y a beaucoup d'autres mains qu'ils ne doivent pas serrer, des mains autrement différentes. J'ai remarqué que dans un groupe, n'importe lequel, le travail, une association, la famille, le quartier, l'information sur la différence se propage très vite. Dans mon entreprise elle m'a même précédé. On aime, chez nous, mettre des étiquettes, des étoiles jaunes.

*Moi les lazzis, les quolibets
Me laissent froid puisque c'est vrai.
Je suis un homo comme ils disent.*

Je conduis le tram de Bordeaux depuis quatre ans. J'ai voulu ce métier. Peut-être en raison de la solitude que l'on y rencontre. À l'avant de cette machine se trouve un nid qui me protège. Et les jours difficiles - il y en a souvent -, je chante. J'ai un don d'imitateur et c'est Aznavour que j'imité le mieux. Une chanson surtout.

J'ai une sœur, ma petite sœur, Olga ; la trentaine comme Diane. Je lui ai parlé de Diane, plusieurs fois, de cette amie à qui je n'ai jamais pu confier tout mais qui ne me donne pas l'impression que ce soit nécessaire. Elle dit de moi que je suis le plus galant des hommes de l'entreprise où nous travaillons. Lors de nos rencontres, elle me fait la bise "plein bras". Dans des moments douloureux, il m'est arrivé d'en être ému aux larmes.

*Nul n'a le droit en vérité
De me blâmer de me juger et je précise
Que c'est bien la nature qui
Est seule responsable si...*

Diane est jolie, petite brune avec des yeux d'où sort un feu d'artifice permanent. J'aime sa gestuelle. Quand elle marche, quand elle parle, tout en elle est gracieux. Je l'appelle ainsi souvent pour la taquiner : Grâce.

J'aime la voir. Le beau me fait survivre. Il y a des choses simples que je trouve belles mais que je me garde bien de raconter : le tram, par exemple, le matin, quand, sur toute sa longueur, se reflète la façade des quais.

Diane est aussi une belle âme. Croiser son regard me transforme en éponge à bonheur. Elle le devine, sinon comment expliquer ces clins d'œil complices qu'elle m'offre parfois dans les moments où j'en ai le plus besoin ?

On se téléphone souvent pour le plaisir de s'entendre et on se donne des rendez-vous de temps en temps pour passer un moment ensemble. On appelle ça les soirées confidences. J'ai l'impression de ne pas savoir tout d'elle alors qu'elle me confie beaucoup de choses. La dernière en date était l'existence d'une petite tache détectée sur la radio d'un sein. J'aurais rougi si je n'avais pas l'habitude de l'entendre me parler d'elle de manière aussi intime. Elle m'avait dit, le regard douloureux, son inquiétude au sujet de la petite boule dont on avait fait un prélèvement. Elle attendait le résultat de son analyse. Je l'avais rassurée d'une phrase qui m'était venue spontanément à l'esprit :

– Tu es ma copine que j'aime ; tu m'es indispensable ; tu es donc indestructible !

Elle avait ri, comme elle le fait toujours, comme un carillon de cristal. Puis elle avait passé sa main sur ma joue par dessus la table de la brasserie où nous étions, et elle avait ajouté :

– Tu es gentil. Tu aurais pu être l’homme de ma vie.

Moi, je sais bien que non. Elle aussi. Moi, l’homme de ma vie est un homme comme les autres, et il ne s’appelle pas Pacôme.

*Je pense à mes amours sans joie si dérisoires.
À ce garçon beau comme un Dieu
Qui sans rien faire a mis le feu à ma mémoire.*

Nous nous sommes retrouvés, Diane et moi, à "la cantine", isolés comme souvent. Elle venait d’apprendre les résultats de sa biopsie et elle m’en a informé avec un grand sourire : " J’ai rien ! "

J’ai fait le tour de la table pour l’embrasser. J’étais heureux.

Son portable s’est mis à sonner :

– Oui, bonjour, non il n’y a rien, je n’ai pas réussi à t’avoir... non, c’est un banal kyste. Oui ouf ! Je t’embrasse.

Elle a posé son téléphone lentement, m’a regardé droit dans les yeux, l’air suppliant de quelqu’un qui attend quelque chose et qui en a peur. Elle a ouvert la bouche et j’ai deviné plus que je n’ai entendu :

– C’était Olga, ta sœur.

*Note : il y a du vrai mais il ne s’appelle pas Pacôme...
Clin d’œil à la tolérance.*



Retard
Pas entendu le réveil
Pris la moto pour gagner du temps
Du Cubzadais jusqu'à Bordeaux, trente minutes
Voulais être là pour démolir la miss dès son arrivée
Peux plus la supporter cette impertinente qui a compris
Comment je fonctionne et qui me reproche de ne rien faire
Mais qui n'a pas compris que je suis son chef et qu'elle va payer
Quand on laisse le subordonné sortir de son périmètre c'est foutu
À fond sur l'autoroute, ma rage s'affiche au compteur, je hurle de plaisir
Je vais me la faire l'emmerdeuse avec ses airs de madame la vertueuse
De suite convoquée dans mon bureau et hop direct en arrêt maladie
Parce qu'en plus, depuis quelques jours, ça se croit intelligent
Ça propose d'améliorer le service, le travail c'est sa vie
Presque indispensable, incontournable la nana
Vais lui apprendre à bosser et à la fermer
J'ai pris les quais, pas de radars
La moto ronfle et je jouis
Pas vu le bus
Choc

Bus
Parfois tram
Une heure souvent
Méditation, musique, angoisse
Peur du petit chef tyrannique et obsédé
J'aime mon travail et me cache pour le faire
Parce que là où je suis tout est dans l'apparence
On ne doit pas travailler, on doit le faire croire et c'est dur
Sur les quais ma peur remplit tout mon être, j'ai envie de vomir
Je me lève pour marcher un peu, la tête me tourne, il y a peu de monde
Et puis un choc, un violent coup de frein, je pars en avant et cogne
Mal, sonnée, je suis dans l'allée du bus, étendue, douloureuse
On se penche, un pompier, je ne comprends pas tout
On me dit que j'ai peut-être la jambe brisée
Le pompier a remarqué mon sourire
Je ne vais pas travailler ce matin
Quelques jours sans tyran
Il y a pire dit le pompier
L'autre, la moto
Il est mort

Note : situation racontée mais la fin est un souhait inavouable !



« Terminus – La Gardette – Bassens – Carbon Blanc ».

C'est une annonce qui m'indique que je suis chez moi dans deux minutes. C'est heureux car je suis en nage. Il fait 32° en Gironde et je rêve de la bière qui m'attend au frais. Lieutenant à l'Hôtel de Police, le tram est pour moi le moyen le plus rapide pour aller travailler. D'autant qu'en ce moment c'est calme et j'évite les voitures de service.

Léa, ma copine, pas décidée à me suivre, est descendue rue Thiers chez elle : « Suis crevée, vais prendre un bain et me coucher »... Nous sommes ensemble depuis trois ans. Enfin, ensemble, j'aurais voulu. Elle se contente d'une relation plus espacée. À trente cinq ans les projets d'avenir deviennent préoccupants. Elle ne semble pas y penser.

Au moment de descendre, je m'aperçois que la cagouille n'a pas bougé. Cagouille, c'est le nom donné par Léa aux randonneurs avec leur maison sur le dos, comme des escargots. Ma randonneuse est montée à la station BOURGOGNE, celle qui croise la ligne desservant la gare Saint-Jean. Elle s'est assise, a posé son gros sac à dos sur ses genoux et s'est vite assoupie. Une autre passagère l'a remarquée. Elle vient vers moi :

– Il faudrait la réveiller...

Je ris. Je m'avance et pose ma main sur son bras droit qui glisse aussitôt. J'ai immédiatement une sale impression. Je la secoue, lui parle. Rien. Je cherche son pouls. Rien. La passagère à côté de moi retient un cri en me montrant la nuque. Il y a une sorte de minuscule fléchette plantée. La peau est rouge autour. Je comprends vite que ma bière va attendre. Je demande à la passagère de faire vider la rame qui se remplit déjà pour redescendre vers Bordeaux et j'appelle le SAMU. Je sais qu'il n'y a rien à faire mais... Dans cette position depuis environ trente minutes il est trop tard pour une réanimation.

J'appelle Léa :

– T'es couchée ?

– Non.

– Appelle Michel et amène-toi à la Gardette plein pot. Moi j'appelle le satyre.

Elle ne pose pas de question. On a l'habitude.

Le satyre, c'est le chef. Il l'est. Pas avec nous. Quoique.

Il hurle dès qu'il entend mes explications !

– Meeerde ! C'est le troisième, sur la ligne A, en quelques dizaines de minutes !

Le chauffeur du tram s'approche. Je lui explique. Il résume la situation : « C'est la merde ».

Léa arrive plus vite que je ne l'avais calculé. La scientifique aussi. La fléchette est retirée avec précaution et part vite pour analyse. Il faut savoir ce qu'il y a au bout.

Le satyre me rappelle. Je lui indique où nous en sommes. Le compteur s'est arrêté à trois morts. « Réunion immédiate dans mon bureau ». Terminé pour la bière et la douche. Léa sent bon. Elle a eu le temps de prendre un bain.

J'aime sa peau. En été, elle en cache une surface limitée avec une tenue vestimentaire minimale. Moi, je suis obligé de garder une veste pour ranger mon matériel de flic. Léa range tout dans cet immense sac qu'elle traîne. Jolie bout de femme, elle attire les regards. On n'imagine pas une policière.

Nous descendons à fond dans une voiture qui hurle. Le satyre est avec tout le staff de la police de Bordeaux. On attend le Maire. Le patron du tram est là, assis, la tête dans les mains, affalé. Son DRH à côté, impassible.

Nous allons supputer pendant une heure. Nous avons à faire à un maniaque. Il va probablement recommencer demain. Avec Léa, je suis chargé de suivre le patron transporteur pour chercher un profil coupable parmi le personnel de la société. J'arrache une bière et un sandwich au distributeur de la maison. La nuit va être dantesque. Avec Léa, mais pas comme j'avais pu l'imaginer il y a deux heures.

En route, Léa reçoit un premier résultat concernant les fléchettes : du concentré de As_2O_3 , ou oxyde arsénieux, mortel en une minute. Avec le DRH on examine la liste des employés, Léa ceux qui ont quitté la boîte, et moi ceux qui sont en activité. Dans la nuit, Léa isole un dossier : Anne Sarbaque, licenciée un an auparavant, quarante cinq ans. Le DRH s'en souvient, un cas difficile. Elle avait été recrutée peu de temps comme contrôleur, manifestant immédiatement un zèle intempestif. Elle a été licenciée pour avoir agressé un passager qui refusait de donner ses coordonnées alors qu'il n'avait pas de titre de transport. Sur son CV, on pouvait voir qu'elle avait été ingénieur chimiste. Curieux parcours.

J'ai appelé le patron resté dans son bureau. Il est trois heures du matin. Il m'a confirmé que les trois morts avaient un point commun : pas de titre de transport. Voilà un mobile. Une dingue.

Nous sommes rentrés à la base. Après que j'aie trouvé ses coordonnées et son numéro de portable, nous sommes partis à plusieurs voitures pour organiser une planque. Elle habite Mérignac. Pas question d'investir les lieux, il y a trop de possibilités de fuites ou de casse. Attendre est l'ordre du boss. On encadre son immeuble et les rues adjacentes avec cinq voitures, une sixième se postant devant l'arrêt de tram le plus proche. Nous sommes en relation avec le poste de contrôle des trams ; nous pouvons ainsi maîtriser leur circulation, au cas où il

faudrait l'empêcher de monter dans le tram. En l'absence de photo, la description précise de cette femme faite par le DRH doit suffire.

Je suis avec Léa. Elle s'est endormie après une courte discussion. Elle en a marre de son boulot. L'horizon lui paraît bouché. Je n'ai pas pu la convaincre qu'il pourrait en être autrement, à condition de s'installer ensemble.

Le patron a décidé une intervention au moment de la sortie de la suspecte. Nous n'avons que son téléphone portable pour l'identifier formellement.

Si, par moment, je quitte des yeux la porte de l'immeuble surveillé, c'est pour regarder Léa. Elle a un short très moulant et une chemise ample qui ne cache pas grand-chose de son anatomie. J'avais vu le DRH se distraire pendant les recherches... J'ai réveillé Léa vers sept heures. De l'eau à boire et quelques bonbons. Rien d'autre. La rue a commencé à s'animer. J'ai appelé le central de gestion du tram et les autres voitures. Tout le monde veille. À sept heures trente, une femme qui pouvait ressembler à la miss Sarbaque est sortie de l'immeuble. En tailleur élégant et un attaché case. J'ai annoncé que l'on commençait à la filer, à pied.

Elle va droit sur la station des QUATRE CHEMINS. Elle s'est assise sur un banc du quai, la mallette droite sur ses genoux. J'appelle le central pour bloquer la circulation des trams avant la station. La cible ne bouge pas.

Léa est allée se poster debout à sa gauche, la main dans son sac, c'est-à-dire le révolver en main. Je me suis présenté devant elle tout en composant son numéro de portable. Dès qu'il a sonné Léa a sorti son arme...

– Anne Sarbaque, ne bougez plus !

Elle ne fait pas un geste. Elle me regarde m'approcher. J'avance prudemment le bras pour saisir sa mallette...

– Ne bougez pas ! ... a répété Léa sur sa gauche.

Le quai s'est vidé des quelques personnes qui attendaient.

– Je vous conseille de laisser ma mallette...

Le ton de cette femme est ferme, une voix blanche et des yeux qui me fixent avec insolence. J'attrape la poignée de l'attaché case. Aussitôt un chuintement se fait entendre, sec, comme un bruit de carabine à plomb. Léa pousse un cri. Elle regarde sa jambe. Une fléchette est plantée dans une goutte de sang juste au dessus de son genou.

– Je vous avais dit de ne pas toucher ma mallette. Je suis sûre qu'elle non plus ne paie jamais ses trajets.

Note : fiction (pour Sarbaque Anne, désolé...).



GAVINIÈS est la station la plus proche du rendez-vous que j'avais ce matin. J'y prends le tram pour revenir vers le centre-ville, vers la place Pey Berland. Il fait très doux et les gens ont commencé à oublier les vêtements lourds de l'hiver. Quelques bras se découvrent déjà.

Pas grand monde à cette heure. Je suis debout, dans le recoin à côté du soufflet. À la station suivante montent deux femmes que mon regard accroche vite tellement elles sont un spectacle ravissant.

La mère et la fille. Quarante-cinq ans environ pour l'une, vingt pour l'autre. Mère et fille parce qu'elles se ressemblent. Deux belles femmes. Une qui le devient et une qui le reste. Très classe, des Bordelaises...

J'enclenche mon passe-temps favoris dans les transports en commun : regarder les gens et une jolie femme de préférence. J'ai là sous les yeux, à quelques mètres, matière à comparer. Je commence par une analyse « poste par poste » de haut en bas. Même coiffure, cheveux châtain courts, avec quelques mèches blondes pour la mère. Même taille, même allure légère, sportive et un trio de mensurations très avantageux. Mon observation n'a pas pu échapper à la mère qui me fait face, sa fille étant légèrement de biais par rapport à mon regard, une mère amusée qui me scrute de temps en temps comme si elle mesurait mon degré d'intérêt.

Elle a compris. J'ai compris qu'elle a compris et je ne me gêne plus pour faire le voyeur puisque la chose semble acceptée.

Les femmes aiment être regardées, surtout quand elles prennent de l'âge parce qu'elles savent que cela peut ne pas durer. Celle que j'observe apprécie beaucoup l'analyse comparative d'un quinquexpert ; elle s'en amuse.

Elles parlent avec une complicité évidente d'un sujet amusant. J'ai tout le loisir nécessaire pour comparer aussi leur sourire, la maturité qui transparaît chez l'une et la spontanéité chez l'autre. La même fossette en tout cas chez l'une et l'autre, cette petite chose qui embellit le sourire.

Mon regard s'attardant un peu plus bas provoque une légère crispation chez la mère. C'est là qu'elle craint la comparaison. Pourtant ses jambes sont parfaites, sans différences avec celles de sa fille. Sa fille arbore un petit plus : une chaînette à la cheville. Je suis persuadé que la mère va en porter une très vite.

Un message arrive sur mon portable. Je le consulte et quand je reporte mon attention sur mon couple divin je vois des yeux pleins de reproche. Le jeu ne doit pas être interrompu.

Le ralentissement de la rame annonce la fin de ce moment agréable. Les deux femmes viennent vers moi pour sortir. Je suis alors fasciné par la grâce des mouvements de la mère. Je ne la quitte plus des yeux à mesure qu'elle s'approche de moi et de la porte de sortie. Ses pas, ses mouvements de bras pour attraper les barres sont une danse au ralenti. Ses yeux se fixent alors sur les miens et ne me lâchent plus. Je ne vois qu'elle, sa fille ne compte plus.

Au moment où elle passe devant moi, après un sourire de vainqueur, la mère se penche sans arrêter son mouvement et j'entends : « Merci ».

Note : vécu par un proche.



La station STADE CHABAN DELMAS est curieusement coupée en deux par les boulevards. J'y prends le tram après une visite chez une amie avec qui j'ai parlé peinture, une activité de retraitée, mes collègues ayant eu l'heureuse idée de m'offrir des cours en guise de cadeau de départ.

J'en avais envie mais je n'y connaissais rien. En quelques années, je suis passée de la peinture qui finit à la poubelle à celle que l'on ose offrir ! Je me fais plaisir à découvrir des techniques dont j'ignorais l'existence. S'y ajoute les visites d'expositions, occasions de balades parisiennes puisque tout ce qui se fait de mieux en matière d'art se fait là-bas. La province, on l'évince.

Habitant Carbon Blanc, j'ai donc pris le tram au stade, à une heure de l'après-midi où il n'est pas encore bondé. Arrivée à STALINGRAD, j'ai aperçu sur le quai une silhouette me rappelant quelqu'un. J'ai vite mis un prénom sur ce jeune garçon immense qui montait : Damien. Un de mes élèves quand j'étais enseignante en maternelle, dans les dernières années. Un Damien grandi mais qui a toujours son allure voûtée, ses bras ballants et son agitation perpétuelle. Des images sont revenues, une bouffée d'images douloureuses.

J'ai eu ce garçon dans ma classe avec vingt-neuf autres enfants, en grande section. Un travail partagé en deux : Damien et les autres. Une année tourmentée avec ce garçon culpabilisant parce l'impossible existe quand on est enseignant. Damien l'imprévisible a épongé mon énergie. Une véritable expérience de chronicité de l'échec. Mon administration avait cédé au difficile choix de l'intégration d'un enfant différent dans une structure inadaptée. Et elle m'a laissé seule, ou quasi seule, pour gérer cette intégration. Il y avait bien, quelques heures par semaine, une prise en charge extérieure à l'école, mais ces moments de pause ne m'ont pas permis de résoudre une addition simple : $29 + 1$. Cela n'a jamais fait 30 cette année-là.

Il remonte la rame en serrant des mains au hasard et il parle, il compte. Damien comptait souvent, blotti dans un coin de la classe, dans des moments d'agitation ingérable. Il comptait le nombre d'enfants présents, mais pas lui, le nombre de chaises, le nombre de fenêtres. Quand je posais une question dans le cadre d'une activité, j'entendais souvent la bonne réponse venant de son coin, ne laissant même pas aux autres le temps de réfléchir. Damien et son filé de salive permanent qu'un mouchoir en papier épongeait quand je réussissais à l'attraper au vol, sinon la salive terminait souvent sa course sur ses vêtements ou sur ma jupe.

Mes relations avec la maman étaient houleuses. Non seulement elle n'admettait pas mes difficultés, mais elle exigeait encore et encore, me retenant

souvent en fin de semaine pour minimiser les difficultés de son fils. Je n'avais pourtant qu'une envie, celle de rentrer chez moi pour hurler un bon coup, pour vider un trop plein d'impuissance. Je n'ai jamais eu l'impression de lui apporter quelque chose et lui accaparait une grande partie de mon temps. Les autres enfants l'acceptaient et l'aidaient même.

J'étais une instit, pas une éducatrice spécialisée. J'étais une enseignante mal préparée à la gestion d'un échec inévitable. Du moins j'entretenais ce sentiment, même si parfois il y avait des signes, à peine perceptibles, que j'étais incapable d'analyser comme des progrès. Je ne savais jamais comment allait se dérouler ma journée de classe préparée avec minutie. Selon son humeur, son degré de collaboration ou de participation aux activités, mon programme du jour avançait ou partait en quenouille. Je croyais déculpabilisante l'attention que je lui dispensais avec patience car il était attachant. Mais l'analyse de la situation que je faisais chez moi me ramenait invariablement à un sentiment d'échec.

Il remontait la rame vers moi, croisant des gens surpris de se voir interpellés, des jeunes surtout. Avec un grand sourire désarmant. Je tentais de scruter ses gestes pour découvrir comment il était désormais.

Il est arrivé à ma hauteur. J'étais debout, contre un soufflet du tram. Il s'est arrêté net me fixant avec un regard que je connaissais que trop.

– Bonjour Damien !

Son visage s'est illuminé d'un coup. Il a attrapé la barre qui nous séparait et j'ai entendu un tonitruant :

– Maîtresse !

Je l'ai observé en souriant et j'ai fait instinctivement un geste que je n'avais pas l'impression d'avoir commandé : ma main a sorti un kleenex de ma poche et je l'ai passé sur un menton éternellement humide.

– Qu'est ce que tu fais, Damien ?

– Maîtresse !

– Oui, tu m'as bien reconnue, mais qu'est ce que tu fais Damien ?

– Je rentre à la maison avec le tram et le bus.

– C'est bien. Tu es très grand !

Il sourit. Il prend ce que je viens de lui dire pour un compliment.

– J'ai des amis.

– Oui, j'ai vu que tu serrais plein de mains. Tu te souviens de mon prénom ?

– Maîtresse !

– Oui, tu me l'as dit, mais est-ce que tu te souviens comment tu m'appelais ?

Il cherche, en se tordant un poignet sur la joue.

Me vient alors une idée, une idée folle qui risque de raviver mon sentiment d'échec. Je prends un papier dans mon sac, un stylo et j'écris : " Janine ".

Il se penche, regarde mon papier, le lit, et son visage s'empourpre :

– Ah ! Oui...maîtresse Janine !

Note : seuls les prénoms sont faux.



Annick est sortie un peu avant midi, quittant à pas lourd l'Hôpital. Elle y est depuis la veille au matin. Horaires d'une banalité quotidienne pour une infirmière urgentiste, si tant est que le mot *quotidienne* puisse avoir un sens pour elle aujourd'hui. Annick a presque envie de demander à un passant quel jour on est. Quand on persiste dans un tel état d'épuisement, le capital de compréhension s'en trouve tari. Elle avance, machinalement.

Célibataire, elle n'a pas de soucis de famille à gérer. On le sait là où elle travaille et on a vite fait de confondre célibat et disponibilité. Des compensations promises ne viendront pas. Les mesures annoncées seront impossibles à mettre en place. Elle est le bouche-trou idéal. Le trou est sans fin. Elle peut encore fonctionner pour un temps, mais en se reposant sur des automatismes acquis depuis des années. Elle en a peur.

Pour l'instant, Annick se répète, autant pour se rassurer que pour ne pas se tromper, qu'elle doit rentrer chez elle et se coucher. Elle ne se souvient même pas de son dernier vrai repas. Quatre stations de tram, cinq minutes à pied et elle sera délivrée.

Elle a lu les longues notes syndicales sur le syndrome d'épuisement professionnel. Ils en parlent dans le service, entre deux galopades dans les couloirs, entre deux souffrances à apaiser. Elle sait qu'elle va dans le mur mais comment sauter d'un train en marche ? Elle a rêvé de portes fermées quelques jours, le temps de résorber les attentes, de se reconstituer, de réapprendre cette empathie qu'elle manifestait avant. Avant maintenant.

Son employeur lui doit dix-neuf jours de congés, de l'année dernière. On est en juin. Impossible de les prendre. Quelques-unes de ses amies sont parties. D'autres ont craqué, une descente aux enfers aggravée par la foi dans un métier où la matière première est la plus noble qui soit : l'être humain. Les conditions de travail à l'hôpital se sont lentement et inexorablement dégradées. L'établissement doit faire des économies. Alors on a coupé, tranché, d'abord chez les administratifs et les techniciens, et maintenant chez les soignants. Les effectifs normaux aujourd'hui correspondent à ceux des jours fériés d'il y a quelques années. Et une arithmétique implacable : faire plus avec moins. Faute de place, l'administration a inventé un nouveau poste de travail : *l'infirmière de couloir*, sorte de corridor où les malades patientent sur des brancards et sous des néons éblouissants. Différents symptômes se sont installés : irritabilité, instabilité émotionnelle, rigidité dans les relations avec les collègues, troubles de l'appétit, sensation de fatigue épuisante et troubles du sommeil. Alors, trop

souvent, une infirmière épuisée fond en larmes. On l'évacue en sachant qu'elle va vivre cela comme un drame parce qu'elle sait qu'elle laisse un travail supplémentaire aux autres.

Elle a pris des congés en décembre pour passer quelques jours chez un amant occasionnel. Ils s'apprécient, partagent ce qu'ils peuvent quand du temps leur est donné. Le soir de son arrivée chez lui, après un repas qu'il avait préparé avec soin, elle s'est endormie sur le canapé pendant qu'il faisait la vaisselle. Ils en ont ri le lendemain. Que le lendemain.

Elle monte dans la rame, à la station HÔPITAL PELLEGRIN, trouve une place assise, cale son sac, relève sa manche pour regarder l'heure. Elle ne la verra pas.

On a arrêté la rame à la station suivante. Elle est étendue devant la porte. Un passager s'est assuré qu'elle était vivante et l'a mise en position de sécurité. Le SAMU tout proche est vite là. Ils la reconnaissent. Ils lui ont livré trois urgences dans la matinée. Ils l'appellent « ma belle ». C'est vrai qu'elle est jolie, même si ses illusions perdues s'affichent déjà sur son visage. Ils savent déjà ce qu'elle a. Ils vont s'en occuper comme de n'importe quelle urgence, mais avec un a priori fondé. Elle entend, dans son brouillard-refuge, des encouragements : « ça va aller, ma belle ». Il lui semble qu'une main affectueuse tient sa tête pour amortir les secousses d'une conduite pressée. Elle pense qu'elle est déjà couchée chez elle et qu'elle rêve.

Annick se réveille dans une chambre. Seule. On l'a laissée là sachant qu'un seul traitement lui convenait : dormir. On lui a donné un calmant. Elle émerge lentement de son rêve chaotique. La nuit est tombée. Elle se lève, ne s'aperçoit même pas dans quelle tenue elle est. Elle boit longuement au robinet du coin toilettes de la chambre et elle sort dans ce couloir qu'elle connaît bien. Elle croise une collègue à qui elle ne laisse pas le temps de réagir. Elle lui dit : « Désolée, je me suis assoupie un moment ; je reprends ».

Note : hommage à une profession malmenée...et ça dure !



J'attends le tram sur le quai de SAINT-AUGUSTIN, mon mode de déplacement préféré quand je viens rendre visite à mon cardiologue dans une clinique proche. Il est quasiment impossible de se garer dans le secteur. La pratique du parc-relais est la solution la plus simple.

Sur le quai, je remarque mon cardiologue. Il attend lui aussi. On a du mal à imaginer un tel spécialiste sans sa grosse voiture. Cliché. Il est jeune, du moins par rapport à moi qui viens de souffler soixante trois bougies. Il m'a découvert, par hasard en 2001, les traces d'un infarctus. Il appelle ça « faire un infarctus silencieux » ! Pas rassurant. Je me souviens d'avoir été en difficulté lors d'une randonnée dans les Pyrénées à cette époque là. Mais pas plus. J'ai eu droit à une intervention sur les coronaires, sous anesthésie locale, le 26 décembre, avec mon praticien qui racontait à son entourage infirmier son repas de Noël... Routine d'un côté, angoisse de l'autre.

Aujourd'hui, il s'agissait d'une visite de contrôle. Dans cette clinique où je suis suivi, tout est fascinant. Je veux parler de la technique. J'ai fait un *circuit* où l'on décortique votre muscle cardiaque sous tous les angles et dans tous ses modes de fonctionnement. Après le généraliste, vient inmanquablement le spécialiste. Eh bien ici il y a le spécialiste spécialisé ! J'ai ainsi vu un cardiologue rythmologue !

Mon cardio, comme mon généraliste, est plus jeune que moi ; c'est exprès. Un ami m'avait conseillé : « Prends toi un toubib plus jeune que toi, il te suivra jusqu'au bout ».

Je l'aime bien, ce cardiologue, car il prend son temps. Il a compris que ma maladie touche un organe pour lequel je suis en droit d'avoir des inquiétudes. Il répond non seulement à mes angoisses qui se matérialisent par des questions que je prends la peine de griffonner sur un papier pour ne pas les oublier, mais il répond aussi aux questions qui ne manqueraient pas de venir une fois dans le tram ! Généralement je pars rassuré. Jusqu'à l'alerte suivante qui se déroule selon un processus immuable : la pompe qui dérape, le pouls bizarre, des bouffées de chaleur, la trouille, SOS Médecin qui rassure et, parfois, un rendez-vous quand même pour confirmer que ça va. Encore que, lorsqu'un spécialiste vous examine, et qu'il dit que ça va en vous tendant une lettre à remettre à votre généraliste, regardez vite la lettre !

J'ai vécu une expérience de la sorte il y a peu. Radio des poumons pour une bronchite qui traîne. Tout va bien. Lettre. Je sors et j'ouvre la lettre :

Cher ami,

(dans le monde médical, tous les praticiens sont amis)

J'ai vu Mr Tartempion, etc ... et en conclusion :

- *Pas de foyer pleuro- parenchymateux d'allure évolutive.*

(je traduis ; je vais pas cracher ni du sang ni mes poumons – ouf)

- *Calcification du bouton aortique.*

- *Remaniement dorso-arthrosique.*

(je traduis : aïe ! Mais il a dit « ça va » ... alors !).

Le tram arrive. J'y trouve une place pour m'asseoir. Je vois mon cardio en faire autant un peu plus en avant. Je sors son compte-rendu qui commence aussi par « Mon cher ami ». Ce que je trouve cher dans l'affaire, c'est le coût de la visite. On reste à deux chiffres mais on frôle les trois. Sans une bonne mutuelle, il y a un risque d'ischémie cardiaque immédiate à l'annonce du montant !

Ma fascination sur le matériel technique utilisé dans cette clinique va aussi au système utilisé par mon cardiologue pour dicter ses comptes-rendus : le traitement de texte bien entendu mais aussi la dictée directe avec reconnaissance vocale. Après notre entretien, il m'a raccompagné dans un petit salon, comme il le fait toujours. Je le vois, à travers une cloison vitrée, dicter son courrier qui défile sur l'écran. Une petite interruption due à un appel téléphonique et il reprend. Il me fait ensuite un signe dont je connais le sens : « C'est bon, vous pouvez aller au secrétariat ». Là, je suis face à une charmante personne, qui imprime mon courrier, le signe, tout en répondant à deux appels en même temps, tend une enveloppe à un médecin qui s'impatiente... En voilà une burn-aoutée candidate à une pathologie cardiovasculaire imminente.

J'ouvre donc la lettre destinée à « son cher ami » :

Je revois pour contrôle Mr Tartempion.

Depuis sa dernière crise, il n'a pas présenté de nouvel épisode d'arythmie comme le confirme l'enregistrement holter effectué.

Dans ce contexte, et compte-tenu des difficultés de stabilisation de son traitement, je lui propose oui bonjour Hélène bien sûr j'ai fini là je peux partir oui j'ai compris que ton mari est toujours à Londres à tout à l'heure je t'aime de remplacer son traitement par du PRODOXAM 110, un comprimé le matin, traitement qui ne nécessite pas de surveillance particulière.

Nous referons le point au printemps.

Très cordialement.

Note : du vécu, partiellement...



Vous souhaitez poser une question ou nous faire part d'une remarque, concernant le site Internet ou les transports ?
Nous vous répondrons dans les plus brefs délais.

Veillez remplir le formulaire de contact suivant :

Nom Seucour

Prénom Odile

Courriel o.secour@orange.fr

Sujet signalement

Message *J'ai 77 ans et je prends souvent le tram pour me promener. Je tiens à vous signaler que j'ai remarqué sur la ligne A un individu qui a un comportement que je n'aime pas. Il est grand, blanc pâlichon, avec un costume foncé et il observe les gens et il se déplace dans la rame. Je l'ai vu trois fois déjà. Je voulais vous avertir.*

Voilà, je l'ai fait. Mes enfants m'ont appris à me servir d'Internet et c'est bien qu'à TBC on puisse laisser des messages. J'ai pu me plaindre quelques-fois. Ils répondent gentiment. Je dénonce tout ce que je vois et il s'en passe des choses. J'ai un abonnement au mois; alors je prends le tram souvent. Des fois je traverse de Dravemont jusqu'à Mérignac, sans descendre. Mais c'est dommage que la case où je peux écrire mon message soit limitée parce parfois j'ai beaucoup de chose à dire.

Vous souhaitez poser une question ou nous faire part d'une remarque, concernant le site Internet ou les transports ?
Nous vous répondrons dans les plus brefs délais.

Veillez remplir le formulaire de contact suivant :

Nom Seucour

Prénom Odile

Courriel o.secour@orange.fr

Sujet signalement

Message *Vous n'avez pas répondu à mon message d'il y a 8 jours et pourtant l'individu continue. Il est louche. Je l'ai vu hier suivre un garçon qui descendait à Place du Palais. Peut-être que lui aussi il voulait éviter les contrôleurs. Je m'inquiète.*

Je l'ai pas vu de toute la matinée et pourtant j'ai surveillé et changé de rame souvent. Et puis vers 14h, le voilà à Stalingrad au milieu de plein d'étudiants. C'est un pervers qui cherche des jeunes. Je l'ai suivi mais il a réussi à me semer en changeant de quai pour prendre une rame dans l'autre sens. En plus, à chaque arrêt il change de place. Il cherche une proie.

Vous souhaitez poser une question ou nous faire part d'une remarque, concernant le site Internet ou les transports ?
Nous vous répondrons dans les plus brefs délais.

Veillez remplir le formulaire de contact suivant :

Nom Seucour
Prénom Odile
Courriel o.secour@orange.fr
Sujet déjà signalé
Message *Bon je vous confirme que mon individu est louche. J'ai aussi remarqué qu'il ne valide pas quand il entre. Aujourd'hui il a suivi deux fillettes qui sont descendues. Je vais appeler la police si vous faites rien.*

Je commence à être en colère. Ils ne répondent même pas et quand je téléphone j'attends des heures. Je sais ce que je vais faire : une photo du bonhomme et je vais leur poster. Je sais aussi me servir de mon téléphone portable qui fait des photos. Après, c'est un petit voisin qui me les transfère dans mon ordinateur. J'en fais des photos dans le tram et ça m'amuse. J'ai une grosse collection de sales têtes ! J'aime pas les gens qui prennent le tram avec des gros chiens. Il y en a un qui a failli me faire tomber. En descendant, je lui ai marché sur la patte. Exprès. Le monsieur m'a dit que j'étais une pauvre folle. Je l'ai dit à TBC pour qu'ils interdisent les chiens.

Vous souhaitez poser une question ou nous faire part d'une remarque, concernant le site Internet ou les transports ?
Nous vous répondrons dans les plus brefs délais.

Veillez remplir le formulaire de contact suivant :

Nom Seucour
Prénom Odile
Courriel o.secour@orange.fr
Sujet photo du suspect
Message *J'ai posté la photo de l'individu. Si vous faites rien je vais me plaindre. Ce matin il a croisé des contrôleurs qui ne l'ont même pas vu !*

Je me suis trouvé nez à nez avec lui. J'ai eu peur. Lui non. En plus il venait de monter et il a rien validé. Je lui ai dit " il y a une borne là pour valider " avec mon air méchant. Il m'a répondu et en souriant " je sais et les bornes il y a des mamies qui les dépassent " ! Je n'ai pas compris mais quel culot !

Et j'ai encore vu des contrôleurs entrer et il est sorti par une autre porte. Il était en train de téléphoner. Le contrôleur aussi d'ailleurs. Je vous signale donc qu'il y a chez vous des gens qui téléphonent au lieu de travailler.

À la télé ils ont parlé d'un enfant qui a disparu depuis plusieurs jours. C'est à Nantes. Si ça vient il y a un fou dans le tram là-bas et personne comme moi pour surveiller. C'est que j'ai l'œil et je lis des revues où on parle que de ça. Alors je connais la technique pour repérer les gens mal intentionnés. Un jour je me suis trompée. Il y avait des gens qui criaient à la sortie d'un magasin et des hommes qui couraient. J'ai réussi à en faire tomber un avec mon parapluie dans ses jambes. Il était en colère quand il s'est relevé et qu'il m'a montré sa carte de police pour que je baisse mon parapluie. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à s'habiller comme un policier pas comme un romano.

Vous souhaitez poser une question ou nous faire part d'une remarque, concernant le site Internet ou les transports ?

Nous vous répondrons dans les plus brefs délais.

Veillez remplir le formulaire de contact suivant :

Nom Seucour

Prénom Odile

Courriel o.secour@orange.fr

Sujet vous êtes prévenus

Message *En ne répondant pas vous vous mettez en tort.*

Il va y avoir un drame et je donnerai tous mes mails à la Police. Je les imprime tous.

tbc.com

à o.secour@orange.fr

Madame,

Nous avons bien reçu vos différents courriels ainsi que la photo.

Dans le cadre d'un vaste programme de lutte contre la fraude dans les transports, nous avons organisé une surveillance banalisée pour étudier le comportement des fraudeurs. L'individu dont vous avez remarqué l'existence en raison de votre assiduité sur nos lignes est un agent de la société gestionnaire.

Rassurez-vous donc et soyez remerciée pour votre fidélité.

TBC communication

PS : l'individu en question a néanmoins remarqué que vous aviez tendance à oublier de valider certains de vos déplacements. Nous pensons que vous corrigerez rapidement ce comportement attribuable sans aucun doute à votre inquiétude aujourd'hui apaisée.

Note : ce genre d'interventions existe...



« Amandine, je t'aime et je ne sais pas comment te le dire ».

Ce message défile en caractères rouges sur les afficheurs de la rame. Puis l'affichage classique reprend, annonçant la station suivante. À l'arrêt, « Amandine, je t'aime et je ne sais pas comment te le dire » défile à nouveau. Des rires fusent. Des applaudissements aussi.

Il est l'heure où Amandine prend son service à la station PEYCHOTTE.

Informaticien au Poste de Commande qui assure la gestion du tram, je suis arrivé très tôt ce matin. J'ai accès au cœur du système informatique puisque je suis chargé d'en assurer le bon fonctionnement.

Amandine est contrôleur. Elle passe une grande partie de ses journées dans les rames avec une équipe. Je la connais depuis quelques mois. Nous avons vingt-cinq ans et la première fois où nous nous sommes rencontrés a été suffisante pour que je sache que j'aspirais à être celui qui la sortirait d'un célibat qu'elle m'avait avoué.

Je relance le message : « Amandine, je t'aime... ».

Bricoler le système pour faire passer mon message a été un jeu d'enfant. J'ai occulté l'idée d'en mesurer les conséquences sur ma carrière. J'ai privilégié le résultat escompté. Une audace inimaginable. On dit de l'amour qu'il est aveugle. J'ai encore un brin de lucidité pour penser qu'il est plus que cela. Il est délicieusement aveuglant.

J'ai d'abord rencontré Amandine plusieurs fois dans le cadre du travail. Elle ne semblait pas trouver désagréable le fait que je m'arrange pour être à côté d'elle lors de réunions. Nous plaisantions souvent, très complices dans la manière d'observer les autres. Nous avons ensuite aussi partagé quelques moments, au cinéma, dans un musée ou lors de promenades sur les quais.

J'ai tenté maintes fois de lui dire autre chose que des banalités. J'ai eu le sentiment qu'elle le souhaitait. Je la crois terriblement timide, traînant, tout comme moi, une éducation d'un autre âge. Nous avons mis longtemps pour nous faire la bise, deux baisers sur les joues. Très furtifs dans les premiers temps, ils sont ensuite devenus plus calculés, une main sur l'épaule, un regard attardé, le temps de s'imprégner de l'autre, de ce parfum subtil, lien cérébral dont on dit qu'il est, avec la gestuelle inconsciente, un signe spontané de reconnaissance après avoir été celui de l'attrance. Nous parlons peu de nous, de notre enfance,

de nos familles. Nous parlons parfois simplement peu comme si le fait d'être ensemble suffisait.

La pluie nous a surpris un jour d'été brûlant, lors d'une longue balade. Nous avons attendu sous un arbre, elle tenant mon bras, son chemisier à fleurs collant à ses épaules. J'ai osé ce jour-là lui dire que j'étais bien, n'ajoutant même pas « avec toi ». J'ai entendu « moi aussi ». Nous étions sans doute les seuls à implorer le ciel afin que la pluie ne cesse pas.

Depuis mon pupitre de travail et sur mes écrans de contrôle, je l'aperçois parfois. Elle sait quand j'y suis et invente des gestes que nous sommes seuls à décoder.

Dans l'instant, j'imagine mal comment elle va réagir à ce qu'elle doit être en train de lire. J'ai peur mais tant pis. Je fais dans le grandiose parce qu'elle m'a raconté un jour qu'elle avait vu au journal télévisé qu'un homme avait loué un panneau d'affichage pour faire une demande en mariage. Alors je me suis dit qu'elle allait être servie. Il m'a suffi de m'assurer de sa présence ce matin dans les rames par un SMS auquel elle a répondu par une interrogation légitime : « Pourquoi tu me demandes ça ? ». J'ai répondu « regarde en l'air ».

Peu de temps après un dernier « Amandine, je t'aime et je ne sais pas comment te le dire », j'ai reçu un SMS, laconique mais espéré : « pareil !... mais arrête, je l'ai lu au moins dix fois ! ».

Mon chef a déboulé dans mon antre :

- C'est quoi, ce merdier, Jean-François ?!!!
- Je sais, je maîtrise. Une interférence d'origine connue !

Il n'a visiblement pas compris. Il a claqué la porte. Mes jours professionnels sont sans doute comptés mais je suis le plus heureux des hommes. Amandine, je t'aime. Tu le savais. Mais j'ai fini par le dire et de la manière la plus folle qui soit.

Mon collègue Pierre est arrivé furieux :

- On m'a tiré du lit pour te relever: Tu sais à quelle heure j'ai fini hier soir ?
- Il se calme et me demande comment j'ai fait. Il éclate de rire :
- Toi t'as fait ça ? Je le crois pas !

Du coup il me tape dans la main...

- Ça alors !

Et il ajoute :

- Le boss t'attend à quatorze heures au siège.
- Aïe...
- Tu t'en doutais, non ?

En sortant, j'ai appelé Amandine sur son portable. En vain. Je suis rentré chez moi pour me motiver. Un collègue m'a appelé. Mon histoire fait un tabac sur internet. Il me dit que je vais vite devenir intouchable, l'incarnation d'un romantisme auquel chaque femme aspire.

En entrant au siège, à quelques minutes de mon rendez-vous, je croise Amandine dans un couloir. Elle sort de chez le patron, et pourtant elle sourit.

Elle m'embrasse. Elle est rayonnante et moi décomposé. J'entends ce qu'elle me dit dans un brouillard épais :

– Salut toi, mon kamikaze ! Je t'attends dehors.

Pour me reconforter ou pour m'accompagner à Pôle Emploi ?

Je n'ai mis les pieds qu'une fois chez le patron, lors de mon embauche. On me fait entrer. Mes jambes sont molles et pourtant je n'ai aucun regret. Je serre les dents. Je vais me battre.

– Ne restez pas debout comme ça !

Le ton n'est certes pas amical mais j'aurais pu craindre pire. Le patron hoche la tête en me regardant...

– Vingt cinq ans ! L'âge de toutes les folies !...que croyez vous que je vais devoir faire ?

Je m'entends dire :

– J'assume, Monsieur.

– J'espère, car entre la réputation de notre boîte, tous les syndicats, vos états de services et la rumeur qui vous porte déjà aux nues, ma marge de manœuvre n'est pas très évidente. J'ai décidé de marquer le coup par une sanction supportable par tout le monde : une semaine sans salaire !

Je me tasse dans mon fauteuil.

Et il ajoute, à ma grande surprise en m'appelant par mon prénom :

– Voyez-vous, Jean-François, je vais vous raconter quelque chose que j'ai réussi à ne pas ébruiter jusqu'à aujourd'hui.

Il a avancé son buste vers moi en croisant ses bras sur son bureau. Son ton est à la confiance.

– Amandine Servier est la fille d'une femme qui s'appelait Jeanne Servier. Cette dame Servier porte aujourd'hui mon nom. Je l'ai épousée il y a vingt ans et j'ai gardé sa fille qui avait alors cinq ans. Amandine est devenue *ma* fille et vous avez beaucoup de chance.

Il poursuit, en hochant la tête à nouveau :

– Je viens de voir Amandine ; elle m'a assuré, en parlant de vous, qu'elle aussi avait beaucoup de chance.

Note : fiction...violon compris.



La rame qui s'arrête devant moi à FONTAINE D'ARLAC en direction de Bordeaux est presque vide. Peu de monde, debout du moins. Je m'assois et commence la lecture d'un magazine. À la station suivante monte une femme qui pousse un landau. Je suis stupéfaite par l'état de la femme et du landau. Nous sommes en été, la journée est chaude, mais cette femme, à peine la quarantaine, porte un pull. Comme sa jupe, ce pull est troué. Elle a des sandales d'un autre âge et des chaussettes tassées sur les sandales. Ses cheveux blonds sont attachés par un élastique en une sorte de queue de cheval. Le mot « misère » me vient à l'esprit alors que ma revue tombe sur mes genoux. Elle reste debout et berce son landau lentement. D'autres que moi regardent ce spectacle l'air atterré.

Sous le landau il y a une sorte de panier aussi rouillé que les roues. Dans le panier, une boîte de mouchoirs en papier probablement vide et un biberon qui ballote au gré des bercements. Il est sale au point que l'on ne voit pas ce qu'il contient et la tétine est craquelée comme un vieux pneu.

La femme se penche et parle, d'une voix incroyablement douce :

– Dors mon bébé, on va arriver. Papa n'est pas là. Dors.

Elle chantonne ; on l'entend à peine.

À l'arrêt suivant elle se saisit du biberon et le tend vers le landau. Je ne vois pas, de là où je me trouve, ce qui se passe à l'intérieur.

Un contrôleur est monté et il commence à demander les titres de transport. Arrivé au niveau du landau, il pose lentement sa main sur l'épaule de la femme et lui dit, comme s'il parlait à un enfant :

– Il vous faut descendre madame. Je vous aiderai.

Elle continue son geste de donner le biberon.

Deux adolescentes qui remontent la rame pour se rapprocher de la porte passent devant le landau et pouffent de rire, attirant des regards de désapprobation. Monte chez moi une angoisse que je ne peux contrôler.

Après l'arrêt suivant, la maman range son biberon sur lequel j'aperçois une crasse immonde, comme des traces de doigts sur une vieille porte de toilettes publiques. Et elle parle encore, penché sur le landau :

– Dors, ma fille...

Sa phrase reste en suspend car une voiture de pompiers croise le tram, sa sirène déchirant le silence. Aussitôt la femme s'agite. D'une main elle tient le haut de son pull et se cache le bas du visage. L'autre main berce le landau mais de manière saccadée. On entend une succession de mots...

– Pompiers, pas les pompiers, pas bébé...

Un homme, assis à côté d'elle se lève et lui prend le bras :

– Je peux vous aider madame ?

– Pas bébé, pas...

Il regarde dans le berceau. Son visage se fige. Je jurerais qu'il va avoir un malaise. Il tourne le dos et s'en va comme s'il fuyait le diable.

Le tram ralentit. Je suis arrivée. Je me lève avec une vive appréhension. Je passe devant la maman qui parle encore de pompiers et de papa. Je regarde le berceau. Il est vide.

Note : du vécu, dans un bus...



Mes journées commencent à la station ALFRED DE VIGNY. En attendant le tram, je plonge mentalement dans mon travail. Une sorte de conditionnement. Ce matin, les mains dans les poches, ma sacoche en bandoulière, sans cravate (cela m'arrive) je suis de bonne humeur. Il fait doux et les gens sont légèrement vêtus. On est en septembre. Je suis DRH d'un grand labo dont les bureaux sont proches du stade.

Ma matinée va consister à auditionner une candidate à un poste clé pour nos activités : un homme ou une femme ayant une formation de chimiste de haut niveau et sachant manager une équipe de trente personnes. Le salaire annoncé nous a valu une avalanche de candidatures.

La personne que je dois rencontrer ce matin a un CV long comme le bras et, à quarante-cinq ans, une expérience à faire pâlir d'envie. J'en ai reçu d'autres dans ce cas mais j'avais des doutes et je pouvais craindre des lacunes quant au côté *management*. Je cherche la perle rare, quelqu'un de bien trempé, solide, avec le charisme du chef pour qui on se fait tuer. Simple quoi !

Je gamberge sur le sujet, tout en observant les autres passagers. Mon regard se porte vite sur une jeune femme, ou du moins une femme qui fait jeune, adossée à une barre, contre une des portes centrales de la rame. Elle porte une jupe bleu marine, un chemisier blanc à rayures bleues et tient devant elle un cartable et une veste légère. Elle regarde le sol, très absorbée.

Elle lève pourtant le nez brusquement au moment où les portes s'ouvrent à l'arrêt SAINT-AUGUSTIN. Un couple, mélange de hippies-clodos jeunes, complètement ivres, fait un tapage infernal, l'un tenant un sac immonde et la femme s'accrochant à lui. Ils sont seuls à cet endroit du quai et l'on comprend pourquoi. Ils entrent, difficilement, mais ils entrent. L'espace autour d'eux s'est vite agrandi, dès la fermeture des portes. Mon inconnue n'a pas fait un geste. Elle observe. J'ai froid dans le dos et ce qui suit me donne raison d'avoir des frissons : l'homme, enfin le déchet humain que je regarde, sort un couteau et le pointe vers l'inconnue. Le couteau est à un mètre de son visage. Heureusement l'homme menaçant est assez instable. Il se tient à une barre et ne semble pas pouvoir avancer. Sa copine vient de s'écrouler, assise contre la porte. Je crois entendre qu'elle dit : « saigne les tous »...

L'espèce d'iroquois (il a des cheveux jaune fluo, droits sur la tête) menace toujours l'inconnue : « ton fric salope » !

Et là, dans un silence à peine troublé par le roulement du tram, on entend : « Non ». Un « non » ferme, prononcé par cette femme qui fixe son adversaire dans les yeux.

Je me sens très lâche. Je suis pétrifié. Personne ne bouge d'ailleurs.

Les menaces reprennent mais l'instabilité du cinglé l'empêche de bouger. Comme la fille à terre commence à remuer pour essayer de se relever, l'inconnue lui met un pied sur une jambe empêchant tout mouvement. Elle ne quitte pas des yeux le compère dont le couteau a commencé une lente descente pendant que les invectives se bousculent dans une bouche qui a désormais du mal à proférer un son.

C'est au moment où la rame commence à ralentir pour aborder la station suivante qu'un gaillard surgit, caché qu'il était par des gens au niveau du soufflet. Un gaillard un peu âgé mais ayant sans doute eu des activités dans le monde du rugby. On le devine à ses oreilles. Il fonce droit sur le malfrat et hurle :

– Maintenant ça suffit le rigolo !

Une pichenette fait tomber le couteau. La rame s'arrête. Les portes s'ouvrent. Il attrape l'hurluberlu par le cou et par le bras et le met face à l'inconnue :

– Excuse-toi auprès de la dame !

L'autre a la mauvaise idée de vouloir cracher. Rien ne sort. Il n'en a d'ailleurs pas le temps. D'un mouvement dont personne n'a vu le détail, il se retrouve propulsé sur le quai, après un craquement sinistre, vite suivi par sa complice. C'est là que je vois que l'homme à terre, qui grimace, a le bras qui fait un angle curieux au niveau de l'humérus.

Les portes se referment. L'inconnue n'a pas fait un geste. J'observe juste une inspiration plus profonde.

Le tas de muscle se baisse pour ramasser le couteau. Il le lui tend :

– Souvenir !

Elle le refuse et remercie d'un sourire.

Elle est sortie comme moi au stade et je l'ai vue entrer dans un café. Je l'imagine en train de demander une boisson forte ! Je n'ai même pas vu une trace de transpiration sous ses bras. Quel cran ! Respect, comme dit mon fils de dix ans.

Au bureau, je raconte bien évidemment l'histoire, au moment de la pause café, juste avant mon rendez-vous. Je ne cache même pas mon absence de réaction et mon sentiment de lâcheté qui me trouble beaucoup. Un collaborateur me tape sur l'épaule et me montre quelqu'un au bout du couloir :

– Ton rendez-vous, je suppose ?

Et il ajoute :

– Joli morceau !

Je me retourne... J'en renverse ma tasse à café. Je remonte le long couloir et tends la main :

- Vous êtes Clotilde ?
 - Oui, bonjour.
 - Patrick. Bienvenue dans la maison. Ici tout le monde se tutoie. Viens on va prendre un café.
- Elle ne bouge pas, me regarde sans comprendre.
- Et l’entretien ?
- Je la prends par le bras...
- L’entretien, tu l’as déjà passé dans le tram tout à l’heure ; suis moi.

Note : fiction !



J'ai dormi, très peu et mal. Les " anciens ", ceux qui ont quelques mois de conduite, me l'ont dit : « la première fois on n'a pas dormi de la nuit ! ». Je me suis préparé en silence pour ne réveiller personne. Je dois être au dépôt à cinq heures. À trente-cinq ans, j'ai mon permis tram. L'événement a été arrosé en famille et avec les collègues qui sont aussi mon autre famille. Malgré les répétitions, je sais qu'il me faudra du temps pour préparer ma rame.

Je suis très en avance, accueilli par des encouragements : " C'est parti Fifi ! ". Je m'appelle Philippe. Le responsable me donne ma feuille de route. J'ai une 402, rame longue, la 2203. J'additionne $2+2+3=7$, mon chiffre porte bonheur ! Me voilà superstitieux.

Je connais par cœur la procédure de préparation mais j'ai mal au ventre. Hier soir mon fils, dix ans, chantait " Il a les boules, Fifi a les boules " !

Je sors de ma poche, presque honteux, les pages du manuel concernant la préparation du train. Je suis seul devant ma rame qui dort encore. Je pose ma main à plat à côté de l'orifice qui permet d'utiliser la clé de service pour ouvrir la porte d'accès. Ma manière à moi, avec cette caresse, de réveiller ma rame. Je vais prendre l'habitude de faire ce geste même lors des changements de conducteurs pendant la journée. Objets inanimés avez-vous donc une âme...

J'entre et commence ma liste. Elle est aussi importante qu'interminable. La sécurité des voyageurs est à ce prix. Tout y passe, et comme il y a deux cabines de conduite, certaines choses se font deux fois ! Je passe ainsi de la M1 à la M2, de la motrice 1 à la motrice 2. Elles sont faciles à repérer ; il suffit de regarder la pointe du pantographe : il indique la M1. La conduite d'un tel engin nécessite une attention de tous les instants. Et je pense déjà au cauchemar des conducteurs : l'homme mort, cette invention diabolique consistant à devoir appuyer très régulièrement sur une manette, ou une pédale, faute de quoi la rame pense que vous êtes défaillant et elle s'arrête ! J'ai calculé : sur trois heures de conduite on appuie plus de mille fois ! Un conducteur tapote de la main gauche ou du pied gauche ? Cela ne signifie en rien qu'il écoute une samba brésilienne. Il indique à sa machine qu'il est vivant. Nous finirons tous comme des parkinsoniens ! Je lis et relis ma liste des opérations à faire. Je la connais par cœur mais je me rassure. La partie alimentation électrique de ma rame est Ok. La procédure oblige à tester tous les circuits, les éclairages intérieurs et extérieurs, le fonctionnement des portes et les détecteurs de sécurité. Mes écrans de travail fonctionnent, celui qui me permet de surveiller tous les paramètres de la machine et celui qui sert de liaison avec le poste central. Je vérifie aussi les caméras, les deux de l'extérieur

et celles qui couvrent l'intérieur de chaque maillon de ma chenille. La liste se termine par un tour complet extérieur de la rame.

Je suis tellement concentré que je ne fais même pas attention à un collègue qui prépare la rame à côté de la mienne. Il m'appelle et me taquine : " Pense à lui donner un coup de peigne ! ". Je me surprends à penser que mon engin n'a pas de sexe : " LE tram " c'est masculin, mais " LA rame ", c'est féminin. J'ai opté pour le féminin. Je vais la caresser pour la réveiller et lui murmurer un " salut ma grande " quand ce sera une 402 et un " salut ma puce " pour la 302, plus courte.

La préparation terminée, je m'installe, en nage et, bien entendu, en avance ! Je me signale au Poste Central pour être pris en charge sur le réseau et je me concentre sur le décompte de mon départ avec la ventilation comme seule musique. J'ai emporté un petit torchon pour me sécher les mains. Je transpire beaucoup des mains, un handicap quand on sait que la main gauche ne quitte pas cette grosse boule jaune, ce curseur appelée *manipulateur*. Certains m'ont dit de mettre un gant.

Ma femme avait insisté pour que je lui envoie un message en partant ainsi que ma destination, pour penser à moi a-t-elle dit. Je lui tape : " c'est parti – La Gardette – bisou ".

Je fais une sortie prudente du dépôt. Un ami qui arrive à pied me fait un signe, pouce en l'air. Il sait ce qui se passe dans ma tête. Une immense trouille mais une fierté sans borne. Bêtement je me retourne : la rame me suit ! J'arrive au pont Bouthier, lentement. Le feu m'invite à passer : je prends la rue Thiers, plein nord. Je vais monter, sans personne à côté de moi cette fois, la côte des 4 Pavillons ! Un superbe dénivelé ! Ma première station arrive et mon premier voyageur, seul sur le quai. Normal à cette heure. Il ne saura jamais mon émotion en le voyant entrer.

Nous sommes en juin. Face à moi, derrière les collines de Cenon, le ciel est rouge. Ma chemise colle au siège. En grim pant la rue Carnot je croise une collègue. Elle a déjà des mois de solo. Elle agite une main et son sourire vaut tous les encouragements du monde. Je commence à me détendre. J'anticipe même sur ce que je vais devoir faire au terminus de LA GARDETTE : changer de côté en n'oubliant surtout pas que, dans ce cas, le côté d'ouverture des portes change aussi !

Les stations défilent. Toujours peu de monde dans ce sens Bordeaux–rive droite. Je me rends compte que je fais machinalement mes gestes. Ils s'enchaînent bien. Je surveille mon tableau de marche. Je suis calé à la seconde. Et je n'ai pas eu une seule alarme m'indiquant que je gère mal la veille automatique. Ma rame sait que je suis vivant et elle roule tranquille. Mon torchon, lui, est déjà très humide.

Avant la station BOIS FLEURI, sur un rond-point, un véhicule est sur la voie. Je stoppe et fait un appel de phare. Le conducteur dégage avec un signe de

la main. Mais dans ma tête la procédure de gestion d'un tel incident avait défilé avec son luxe de détails !

Entre BOIS FLEURI et LAURIERS je me fais une petite fantaisie : une pointe à cinquante ! Très courte mais qui me donne une envie de hurler. Je crois que je suis heureux.

À l'approche du terminus je vois pas mal de monde sur le quai, une sorte d'animation insolite. Je mets ma rame au pas et, à mesure que j'avance, ce que je vois me serre les tripes. Malgré l'heure matinale, il y a ma famille et des amis, bien alignés et hilares le long du quai. Une banderole au bout des rails : "T'ES BEAU FIFI". Je bloque le klaxon. J'exulte. Sur le quai, par terre, des fleurs de lys, ma fleur préférée. Il y en a une tous les mètres, des lys de toutes les couleurs. J'arrête la rame et descends sous des applaudissements. J'ai les yeux qui piquent. J'embrasse ma femme, mon fils, ma fille et mes amis. Je ne sais quoi dire. Ma fille, qui a eu six ans le jour de mon permis tram, s'approche alors de moi. J'ai l'impression qu'elle va faire un discours. C'est le cas :

– Voilà papa, on a mis tes fleurs préférées sur le quai parce que tonton Jean il a dit que ça serait le Quai aux Lys !

*Note : fiction mais la procédure et le vécu de la « première fois » sont réels.
Quant au Quai aux Lys...à nouveau désolé !*



QUATRE CHEMINS

Ma voisine est veuve depuis le 24 décembre. Un accident qui brise un jeune couple avec un garçon de cinq ans. Un soir de Noël.

Qui décide de ce genre de tragédie ? Le hasard a bon dos. Comme le destin, que l'on met souvent en avant. Ce sont des événements que je ne supporte pas et plus j'avance en âge, moins je les supporte. Je partirai sans savoir. Et pourtant, il y a une explication, quelque part, une explication qui relève du même ordre que la marche de l'univers. Tout ça est lié. Je me torture à essayer de trouver une corrélation entre ce genre de *faits divers* et les théories telles que celle de la masse manquante de l'univers, les deux infinis de Pascal, le fonctionnement du cerveau de l'homme dont il est raisonnable de penser que l'on ne sait pas grand-chose. Et je ne me sens pas stupide en pensant ainsi. Personne ne se préoccupe de savoir ce qui justifie la perte d'un enfant. Je suis troublé et perturbé par tout cela. J'évite d'en parler pour ne pas passer pour un illuminé.

Les scientifiques m'agacent avec leurs théories et la manière qu'ils ont de se débarrasser de l'embarrassant en utilisant la notion de hasard. Tout ce qui ne s'explique pas se retrouve dans le tiroir étiqueté "hasard". J'ai lu quelque part que "*le hasard est le pseudonyme de Dieu quand il ne veut pas signer*". En attendant, mon petit voisin de cinq ans ne comprend pas ce qui lui arrive, se fiche bien de la science et de Dieu.

J'aime ce gamin avec qui je papote de jardin à jardin. Je devrais dire « *je papotais* ». Le reste de cette famille s'est refermé sur son chagrin et ce chagrin est inaccessible.

J'ai pris le tram ce matin aux QUATRE CHEMINS. La maman et son garçon, Valentin, sont assis dans mon dos. Ils ne m'ont pas vu et parlent *de papa*, disparu depuis deux semaines maintenant. La maman, d'une voix qui se veut rassurante mais qui laisse échapper une infinie tristesse, répond aux interrogations du gamin.

– Pourquoi tu m'as dit que papa était au ciel ?

– Parce que quand on est un papa aussi gentil, quand on est mort, on va au ciel.

– Et c'est bien ?

– Oui, on est heureux.

– Et moi j'irai au ciel aussi ?

La maman s'efforce de sourire...

– Quand tu seras très vieux.

– Oui mais si j'ai un assident ?

– On dit ACCident... tu n'auras pas d'accident.

– Il faut voler longtemps pour aller au ciel ?

– Non.

Je sens qu'elle dérape. Sa voix se voile. Je me lève et me penche vers eux.

– Salut Valentin, bonjour Laura.

Malgré notre différence d'âge nous nous entendions bien et partagions dans la bonne humeur les tracas du quartier et les inévitables problèmes de voisinage. Ma femme faisait souvent des biscuits, « les préférés de Valentin ». Il nous est arrivé de le garder quand le couple voulait sortir.

J'engage une conversation sur l'école de Valentin. La maman a compris que je venais à son secours. Il y a une insupportable lassitude dans le regard qu'elle me jette. J'ai envie de la prendre dans mes bras, lui dire que l'on va rembobiner le film, que c'est moi l'accidenté et que tout va bien pour eux. Sa douleur ne se partage pas. Je le sais et je suis impuissant face à ça. Elle interdit tout refuge, elle envahit tout. Ma compassion n'a pas de prise sur cette douleur. Elle est une lave qui enveloppe et dont la lente croûte va enfermer la brûlure pour des années.

Pourquoi, avec une inexplicable brutalité, ce gosse se trouve-t-il privé de ce père qui devenait chaque jour un peu plus le centre du monde ? Le soir de Noël.

J'ai parlé avec eux, jusqu'à ce qu'ils descendent. Laura m'a remercié avec un geste : elle me serre le bras en sortant. J'ai envie de hurler en regardant partir ce petit bonhomme qui croit au ciel comme au père Noël.

Deux jours après, le temps laissant un répit propice à quelques travaux dans le jardin, j'ai l'impression d'être observé. Je lève les yeux vers la maison de Laura et mon sang se fige. Valentin est debout sur sa fenêtre au premier étage, bras écartés. Moi qui ne crois plus à rien depuis longtemps, je m'entends dire « mon Dieu ! ».

Je m'avance lentement et j'interpelle le gamin :

– Coucou Valentin !

Il baisse les bras et me regarde.

– Qu'est ce que tu fais ?

Tout en parlant j'enjambe lentement la mince clôture. Sa mère doit être occupée et n'a rien vu. Sous la fenêtre, un tas de bois.

D'une voix de conquérant il me lance :

– Je vais m'envoler pour aller au ciel voir papa !

La conversation du tram défile dans ma tête. J'interpelle Dieu à nouveau : « Mon Dieu, aidez-moi ».

Cela marche car instantanément je m'entends dire, d'une voix forte mais rassurante :

– Tu ne sais pas, c'est un peu compliqué de voler au ciel. Il te faut un copain pour t'accompagner. Je monte. Tu m'attends ? ».

– Oui je t'attends.

Et il s'assoit sagement sur le rebord.

Note : le fond de cette histoire et la scène de la fenêtre sont vrais.



Encore quelques stations et nous arriverons à l'arrêt LYCÉES DE MÉRIGNAC, mon copain Alex et moi, pour une nouvelle rentrée ensemble. En terminale cette fois. Inséparables. Nous arrivons du pays du surf, la peau ensoleillée, la tête pleine de vagues et de nuits souvent agitées, au féminin. Une manière inégalable de se préparer à une année capitale.

Alex et moi pratiquons avec ardeur les « 3 B » : Bosser, Bouffer et ... Bien vivre !

Nous sommes assis dans un carré du tram, face à face, contre la fenêtre, quand une bombe dans nos âges vient s'asseoir à côté d'Alex, c'est-à-dire pratiquement en face de moi. Un gros sac sur les genoux avec, entre le sac et les genoux, une jupe droite très classe, comme le reste.

Le mouvement de tête que me fait Alex suffit à me faire comprendre que c'est à moi d'attaquer. On a des codes comme ça, des routines de dragues bien rôdées. Il ajoute un signe avec les doigts : 8. Sur notre dragomètre elle a 8/10. C'est beaucoup. À partir de 7 c'est : " On y va à fond ".

La demoiselle (on a déjà vu les bagues mais pas d'anneau) sort un téléphone de son sac et se met à pianoter. C'est pas bon ! Difficile d'engager la conversation quand on doit déranger. Alex lève les yeux au ciel, histoire de prier le dieu des communications pour que notre voisine passe à la méditation. Ce qu'elle fait, en rangeant son matériel. En plus, elle me regarde. Ma réaction est immédiate :

– C'est la rentrée pour toi aussi ?

Elle est un peu surprise mais pas agacée...

– Oui.

– Lycée Mérignac ?

– Oui.

– Terminale ?

– Oui.

Je regarde Alex. Un signe. Il me laisse continuer.

– Tu dis toujours « oui » comme ça ?

– Non (elle sourit et ajoute...) et vous, vous draguez toujours comme ça ?

Là, Alex intervient. Il a décroisé ses mains. Je sais qu'il prend la suite :

– L'écoute pas, il est un peu fragile dès qu'il voit une jolie fille.

Elle rit, la situation l'amuse mais elle garde quand même une posture qui impose une distance.

– C'est donc lui le fragile qui lance l'hameçon et vous le pêcheur qui ferrez ?

– Ouais... mais ça ne marche pas à chaque fois ! La preuve, tu nous vouvoies comme si on était des profs !

Elle éclate de rire en penchant sa tête sur son sac. Alex continue :

– C'est quoi ton meilleur truc en terminale, maths, français, langues ?

– Moi ?... ce sont les maths !

Je reprends la conversation à mon compte :

– On pourra avoir des cours particuliers, entre élèves, ça se fait ?

– Pas la peine si vous avez un bon prof !

– On en sait rien, il y a des changements cette année.

La rame arrive à notre station. Elle se lève. En sortant, elle part sans attendre. Alex lui lance :

– À plus !

Elle lève la main qui ne tient pas le sac, sans tourner la tête.

Aussitôt nous nous arrêtons et, selon un procédé immuable entre nous, Alex sort une pièce et dit :

– Pile !

Il jette la pièce ; c'est face ! Traduction : je vais me mettre au premier rang en classe et garder une place libre pour le canon à côté de moi, Alex au fond derrière pour contrôler l'environnement.

Après les effusions des retrouvailles et les comparaisons de bronzages nous entrons en classe, dans les premiers pour prendre les places stratégiques. Le canon entre pratiquement la dernière et vient se placer devant moi. Elle pose même son sac sur mon bureau. Je me retourne. Alex a son pouce droit en l'air : ça roule ! Je tapote le sac et m'adresse à cette merveille classée 8, plantée devant moi, en lui indiquant la place vide à côté :

– C'est libre !

Elle se penche et me dit :

– Oui, j'avais vu !

Et aussitôt elle enchaîne, d'une fois forte :

– Bonjour ! Je m'appelle Clotilde Fermat, comme le théorème. Je suis votre professeur principal et votre professeur de mathématiques.

Je jette un coup d'œil vers Alex. Il s'est tassé de trente centimètres, une main en casquette devant les yeux. Le prof- canon le montre du doigt :

– Vous, s'il vous plaît, venez prendre place ici devant ; c'est libre m'a dit votre futur voisin.

Elle ajoute, alors qu'Alex, traînant la patte, se pose à côté :

– Vous serez, tous les deux, en binôme, les responsables de la classe. Tenez, commencez par distribuer ces feuilles. C'est un test pour que je puisse avoir une

idée de vos performances. Vous constaterez que les questions vont crescendo, de l'addition $2+2$, on ne sait jamais, jusqu'à l'analyse d'une transformée de Fourier.

Nous distribuons et la première question sur laquelle je tombe en regardant au hasard après avoir repris ma place est : « Qu'est ce que le nombre d'or ? ».

Je contemple les agréables formes de la prof debout à côté de son bureau et j'écris la réponse : « 90 - 76 - 88 ».

Note : un fantasme personnel ? Peut être ma prof d'espagnol en terminale...



Au carrefour avant la station des Lycées, mon regard s'est porté sur une vieille Peugeot. Aussitôt, j'ai revu celle de mon enfance, la guimbarde avec laquelle on partait sans savoir si on allait revenir. Un film a démarré devant mes yeux clos...

Je suis tombé amoureux. À quatorze ans. Je trouvais l'expression stupide à l'époque et encore aujourd'hui. Tout comme « tomber enceinte ». Associer l'idée de chute à un état dont je n'avais qu'une vague idée me paraissait néanmoins relever d'une association de mots parfaitement saugrenue.

À quatorze ans on tombe d'accord avec le fait, par exemple, que l'on peut tomber de haut. C'était mon cas avec un vélo instable. De la même manière, j'acceptais, depuis mes sept ans, que tomber des nues collait bien avec le fait que mes parents et le Père Noël ne faisaient qu'un, que la nuit pouvait tomber sans que cela fasse mal à personne, que notre vieille 403 puisse tomber en ruine et ensuite en panne et que, précocement rebelle, je tombais rarement d'accord avec mes parents.

Enfin, bref, à quatorze ans j'allais tomber sur quelqu'un qui allait me tomber du ciel.

L'histoire de mon *tomber amoureux* commence à Toulouse par le truchement de ladite 403 en ruine, une familiale dont ma grand-mère disait qu'elle était « bleue Sainte-Vierge ». L'ordre d'installation dans cette voiture était immuable : papa et maman devant, ma grand-mère et une de mes sœurs sur les sièges du milieu et mon autre sœur et moi sur la banquette du fond. Départ à six heures à destination de Lourdes. Ma pieuse grand-mère avait réussi, accompagnée par des hochements de tête de ma mère, à persuader mon père qu'une telle visite s'imposait. Seule l'idée d'un pique-nique plaisait à mon père ainsi que l'idée de croiser les coureurs du Tour de France présents dans le coin ce jour là de juillet 1963.

Comme à l'époque on ne demandait pas l'avis des enfants, je m'étais fait une raison à l'idée de voir les Pyrénées et trouver la fraîcheur qui manquait depuis quelques jours à Toulouse.

Il s'agissait bien entendu d'aller visiter une grotte dont le nom sonnait bien avec l'accent toulousain : Massabielle. Encore que mon père, peu porté sur la chose religieuse, plaisantait sur le sujet en évoquant un miracle sur les bielles de sa 403 dont l'état, après deux cent mille kilomètres, produisait un bruit qui concurrençait l'autoradio. J'allais donc tomber amoureux. D'une jeune femme

tombée en Sainte. Plus précisément, j'allais tomber d'abord et amoureux ensuite ou quasi instantanément.

La chute s'est produite au moment de l'arrivée sur ce site pieux, ma grand-mère avec sa voilette, ma mère avec un foulard, mes deux sœurs qui suivaient sans entrain et mon père qui cherchait déjà un coin pour manger. Mon regard a parcouru rapidement la scène : la grotte, peu de monde, probablement grâce au Tour de France, une vierge perchée, des trucs suspendus partout, et, devant moi, accrochée à un arbre, montée sur bois, la photo en vieux noir et blanc d'un visage ; « Bernadette » inscrit dessous. J'ai reçu ce visage en pleine figure et n'ayant pas ralenti ma progression pour suivre la procession familiale, j'ai raté une marche et me suis étalé devant la photo. Je venais de tomber, avec deux sensations concurrentes : une douleur insupportable à la cheville droite et l'impression d'avoir été pénétré par un élixir qui envahissait tout le reste de mon corps.

J'ai tenté aussitôt de reprendre une position plus décente en ramenant mes cent-quatre-vingts centimètres de couché à assis, mais ma cheville droite refusait de suivre la gauche. Mon regard n'avait pour autant pas quitté celui du portrait et j'étais même persuadé que celui du portrait suivait le mien.

Papa, maman et mémé, penchés sur mes sandales, constataient impuissants qu'il s'avérait déjà que ma sandale droite allait être insuffisante pour entourer un pied dont une partie prenait du volume et dont la peau virait au rouge violacé. Les secouristes ne faisant pas défaut dans ce lieu de douleur, j'ai vite été entouré, palpé, questionné. La douleur me gênait mais, je l'avoue, moins que le fait que toutes ces têtes masquaient un visage dont je ne pouvais détacher mon regard. Un fragment de texte appris dans une autre douleur me revint à l'esprit : « je la vis, je rougis, je pali- zà sa vue ».

Dans une cacophonie où chacun donnait son avis, sauf Bernadette, j'ai entendu mon père dire, à l'évidence avec un sourire goguenard à l'adresse de sa belle-mère : « On pourrait aller le tremper directement, ce serait le miracle le plus rapide de l'histoire de Lourdes ! ».

Je me suis retrouvé assis sur un fauteuil roulant poussé par un infirmier qui ne cachait pas son hilarité en m'expliquant que j'étais, parmi les millions de visiteurs et les nombreux miraculés, le SEUL à être arrivé en bon état à Lourdes et reparti handicapé ! Moi, j'étais toujours dans mon état second et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait une relation entre ma gamelle et deux regards croisés, une sorte de clin d'œil lors d'une courte rencontre.

Un pénible retour a suivi un pique-nique rapide. Je traînais ma cheville comme un boulet. Pendant le trajet j'ai, discrètement, questionné ma grand-mère qui en savait long sur Bernadette. Elle avait même un bouquin à la maison. Information capitale pour moi qui fit diminuer ma douleur de moitié. Une fois au lit et gavé de calmants, j'ai dû attendre la fin d'un défilé de compassion pour ouvrir le bouquin espéré et là, le choc : la même photo. Ma « tombée en Sainte » à l'âge de quinze ans. Des yeux noirs exprimant une détermination sans faille,

un visage doux, une jolie bouche et des cheveux cachés par un foulard. J'ai peu dormi, la cheville un peu en cause, la vie de Bernadette beaucoup.

Le trajet du lendemain matin pour aller à l'hôpital a permis à mon père d'avoir un auditoire attentif à sa rogne. La veille, Anquetil était tombé, lui aussi, mais en descendant le Peyresourde et Poulidor « lui avait mis deux minutes dans les dents ». J'ai eu un mal fou à prendre la parole pour négocier une version plus digne de mon propre accident. Je ne comprenais toujours pas l'expression « tomber amoureux » mais je savais ce que voulait dire « quolibets ». Et j'imaginai la recherche, par tout un service, du mot répondant à la définition du contraire d'un miracle ! L'immiraculé ? Et, pourquoi pas, un titre en page 8 de La Dépêche du midi : « Marcher dans la grotte ne porte pas toujours bonheur ».

Retour avec un plâtre et un mois réservé à une consécration, une de plus, à cette bergère disparue très jeune. Je savais désormais tout sur elle depuis la nuit précédente et tout concourait à consolider mon état de grâce. Ce n'était pas tant la religieuse qui me touchait que l'histoire de cette gamine illettrée qui trouvait naturel de consacrer toute son énergie, ses forces et son temps à la douleur des autres avec une constance liée à une seule exigence : « Je ne fais jamais rien qui ne soit fait sans amour ». J'ai l'air de quoi, moi, en lisant cette phrase, moi qui me contente d'acheter une bonne conscience chaque année en trimbalant pendant quelques heures du charbon « pour les pauvres », initiative d'un Abbé qui faisait déjà parler de lui. J'ai consolidé l'idée d'un coup monté, un appel du pied de la saintoune. C'était romantique et cela me convenait.

Le temps a passé et régulièrement ma cheville, ou un film, ou un miracle me replongeaient dans mon émoi. Il m'est arrivé, dans des situations difficiles faisant appel à la générosité ou au don de soi, de me poser la question de savoir ce qu'elle ferait. Nous nous parlions parfois, à notre façon. Elle m'accompagnait, invisible pour les autres car je n'en parlais jamais. Mais il ne m'est pas arrivé de profiter de ma situation privilégiée en demandant quoi que ce soit pour moi. Sauf une fois.

Il y a eu d'abord, vers ma cinquantième année, un fait troublant, lors des obsèques d'une amie très chère. J'étais contre un pilier d'une église pleine d'un monde affecté autant que je l'étais par cette perte. Le chagrin en foule est une chose insupportable. Il s'autoalimente et envahit les plus endurcis. Je me concentrais sur ce qu'avait été la vie de cette amie quand j'ai senti mon corps se détendre, une paix inattendue m'envahir. J'étais bien et l'image de la défunte vue quelques heures auparavant prenait vie et me souriait. Je ne comprenais pas l'origine de ce qui pouvait m'apaiser à ce point mais j'ai pourtant levé la tête. Au-dessus de moi, installée sur le pilier sur lequel j'appuyais mon désarroi un instant avant, une petite statue étiquetée « Bernadette ». J'ai eu un réflexe curieux : j'ai fait un clin d'œil à la statue en souriant sans crainte d'être pris pour un illuminé.

Il y a eu ensuite, cinq ou six ans après, un autre événement, voulu celui-là. En quelques jours, la vie m'a plongé dans une angoisse épouvantable, liée au problème de santé d'un proche qui attendait les résultats d'examens médicaux. Une semaine sans sommeil, sans rien à quoi s'accrocher. Je tournais autour du vieux livre de ma grand-mère mais ne céda pas à la tentation d'implorer. De quel droit ? Au nom de quoi ?

J'ai craqué le soir la veille des résultats. J'ai attrapé le livre, arraché la page de la photo, me suis écroulé en hurlant un mélange de suppliques et de promesses impossibles. Une fois calmé par épuisement, je me suis couché avec ma photo. Je me suis endormi instantanément au point de ne pas entendre ma femme qui rentrait tard ce jour-là. J'ai dormi, sans un rêve et me suis réveillé sous le regard inquiet de celle qui vivait à sa manière son angoisse. Je savais que « ça irait ». La photo avait souffert d'une pluie de larmes mais le regard était là. Pour la première fois de ma vie, j'ai caressé du papier en disant « merci ». La nouvelle est arrivée à midi comme je l'attendais : « C'est jouable ».

Pour la première fois de mon existence, j'ai raconté à ma femme toute l'histoire de ma relation avec Bernadette. Sur le coup de la nouvelle rassurante nous maîtrisions mal un fou rire rédempteur. « Tu me trompes depuis des années avec cette femme » !

Nous parlions de temps en temps de Bernadette. L'actualité la ramène parfois sur la scène. Ma femme l'appelle « ta copine ». J'ai été surpris le jour où elle m'a demandé pourquoi je n'étais jamais allé la voir. Je ne m'étais pas posé la question tant ma relation était immatérielle.

De retour d'une balade à Paris, le 3 janvier 2010, nous avons fait un détour par Nevers. J'imaginai le site comme celui de Lourdes : du monde, des commerces, un accueil guidé. Rien de tout cela. Il faisait un froid intense n'invitant ni au tourisme ni à la méditation. J'ai été frappé par la simplicité des lieux par rapport à Lourdes.

Nous étions seuls. Une pancarte indiquait le plus simplement du monde où trouver l'*Espace Sainte- Bernadette*. Je pouvais une porte et nous entrâmes dans une chapelle. Devant nous, une « châsse », en fait une enveloppe de verre. Bernadette était là. Le silence complétait l'impression de sérénité qui habitait le lieu. Un petit bout de femme (pourquoi l'avais-je imaginée grande ?), dans sa robe noire de religieuse. Seul son visage et ses mains paraissaient. Elle était mince. Son habit dessinait un corps harmonieux. Je fus fasciné par la lumière qui émanait de ce visage : un grand front auréolé de la coiffe, des yeux fermés par des paupières immenses, un nez et une bouche finement dessinés. Ses doigts étaient croisés sur sa poitrine. Je ne reconnaissais pas le jeune personnage de la photo. Elle avait vingt ans de plus. Éléance de la nature ou grâce divine, la mort l'avait laissée le visage légèrement tourné sur le côté. Vers nous. Cette femme était en paix. Éternellement. Personne ne discutait son état de conservation. C'était un fait. Exhumée trois fois, Bernadette était pétrifiée. Elle était et resterait ainsi. Elle est immensément belle dans la mort.

Debout devant cette femme, j'avais l'impression que pour moi le temps s'était aussi arrêté. Je devenais une éponge qui absorbait ce qui émanait de cet être. Je me sentais comme enlacé dans une indicible connivence. Mon regard ne se lassait pas de glisser sur le visage de Bernadette, de son front à son menton. Sur ses mains aux doigts fins.

J'ai senti la main de ma femme se poser sur mon bras et j'ai entendu « Tu viens ? » ; puis « donne-moi les clés, je préfère conduire ». Et avant d'ouvrir la porte pour sortir de ce lieu incroyable, elle a ajouté, un sourire dans la voix : « Attention à la marche ! ».

En arrivant au niveau de la voiture, un « merde » a déchiré le silence et m'a sorti de mon recueillement. Nous avions un souvenir policier glissé sous un essuie glace.

Note : seule la dernière phrase relève de la fiction dans ce récit.



Mon histoire est une histoire de mains. Née il y a déjà longtemps, je suis passée de mains en mains, à une fréquence variable, souvent plusieurs fois par jour, pour rester ensuite enfermée. Avec d'autres ou seule. Je suis moins reluisante qu'à mes débuts, même si le contact prolongé avec certains tissus me redonne belle allure.

J'ai connu toutes sortes de mains. La calleuse qui me tenait serrée comme un bien précieusement acquis qu'il n'était pas question de perdre. Celle aux ongles immenses dont les doigts m'effleuraient à peine avant de se séparer de moi. Je n'ai jamais compris ce jeu de mains, quand je passais de l'une à l'autre, quand on me faisait sauter, tournoyant en l'air et rattrapée dans une gifle magistrale. Ou ces mains d'enfant, chaudes, me tenant fermement et me regardant de temps en temps pour se rassurer.

Je suis tombée une multitude de fois. On m'a cherchée, sous un siège de tram, sous une voiture, dans une flaque de la dernière pluie. J'ai même fait un long séjour sous des feuilles un automne avant qu'un balai me ramène dans une pelle et dans de nouvelles mains gantées.

J'ai été posée, quelque fois, sur une main tendue, froide. D'autres que moi étaient là, plus petites, en attente. Mais je repartais vite dans une autre main en échange de quelque chose.

Mes changements de mains sont souvent accompagnés d'un mot : merci. Et c'est alors le séjour dans le noir, dans une poche, un tiroir. Et puis le jour revient et je repars.

J'ai eu mon heure de gloire, jetée en l'air par une main et reprise par une autre. Et j'ai entendu crier « face » dans le bruit assourdissant d'une foule en délire sous un ciel en feu de mille soleils. On m'a vite rangée dans une poche où j'ai croisé un sifflet.

Plusieurs fois, j'ai été entraînée, avec d'autres, dans une chute bruyante, ballottée sans fin pour me retrouver dans un sac en papier, serrée, dans le noir, contre quelque chose qui me ressemblait. Mais cela ne durait pas longtemps et je reprenais vite mes voyages de mains en mains.

J'ai compris qui j'étais le jour où, dans la paume d'une main d'enfant, j'ai entendu :

- Tu sais, ma puce, avec deux euros aujourd'hui, on ne fait plus grand chose.

Note : bouche trou gentil...



Monté à la station Pierre Mendès France, je me suis retrouvé assis dans un carré de sièges en face d'une fillette et, je le suppose, sa maman. J'ai en main mon bouquin qui vient de paraître et je me rends chez une amie pour le lui offrir.

La fillette, que sa maman appelle Mahault, se contorsionne pour lire le titre de mon livre. Je le tourne pour faciliter sa lecture et fait signe que tout va bien de ma main et d'un sourire à sa mère indignée. La lecture du titre est aussitôt suivie d'une question :

- C'est quoi monsieur une nouvelle, c'est comme les nouvelles à la télé ?

Je fais à nouveau signe à la maman, la question m'intéresse et je suis flatté par la curiosité de ce petit bout de femme qui doit avoir moins de dix ans.

- Tu sais ce que c'est un roman ?
- Oui, c'est un livre qui raconte des choses.
- C'est ça, qui raconte une histoire ou plusieurs histoires. Et un conte tu sais ce que c'est ?
- Oui, j'en ai lu plein. C'est une histoire inventée, comme les contes de fées.

Ses yeux pétillent et elle se tord les mains.

- Alors tu ajoutes la nouvelle, un peu entre les deux. C'est une sorte de petit roman qui ressemble parfois à un conte. C'est une histoire qui peut-être courte et qui est tellement bien racontée que tu ne peux pas t'arrêter de la lire. Et à la fin il se passe toujours quelque chose de surprenant. On appelle "chute" la fin d'une nouvelle.
- Il n'y en a pas des longues ?
- Bien sûr que oui, certaines sont assez longues, mais moi je préfère les courtes.

Elle regarde le livre :

- C'est toi qui l'as écrit ?
- Oui.
- Il est gros !
- C'est parce qu'il y a beaucoup d'histoires. Je vais te le montrer mais avant je voudrais encore te parler des nouvelles. Tu ne descends pas bientôt du tram, on a le temps ?
- Au terminus à La Gardette, me dit la maman qui nous regarde papoter comme de vieux amis.

Je continue avec Mahault :

- Tu connais Baudelaire ?
- Oui, c'est un poète. Papa lit beaucoup de poèmes mais moi non.

- Et bien il faut que tu saches que c'est Baudelaire qui parle le mieux de ce qu'est une nouvelle.

Je sors un marque page de mon livre. J'y ai relevé ces quelques mots du poète. Je les lui lis :

« La nouvelle a sur le roman cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet. Cette lecture, accomplie souvent en une seule fois, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant. L'unité d'impression, la totalité d'effet est un avantage immense qui peut donner à ce genre de composition une supériorité tout à fait particulière, à ce point qu'une nouvelle trop courte vaut encore mieux qu'une nouvelle trop longue. L'artiste, s'il est habile, n'accommodera pas ses pensées aux incidents, mais, ayant conçu délibérément un effet à produire, inventera les incidents, combinera les événements les plus propres à amener l'effet voulu. Si la première phrase n'est pas écrite en vue de préparer cette impression finale, l'œuvre est manquée dès le début. Dans la composition tout entière il ne doit pas se glisser un seul mot qui ne soit une intention, qui ne tende, directement ou indirectement, à parfaire le dessein prémédité. »

- Tu as compris ? ...c'est un peu compliqué.
- Je crois, oui. C'est une histoire avec du suspens et il faut bien choisir les mots.
- Exactement. On peut le dire de cette manière. Contrairement au roman la nouvelle ne parle que d'un seul événement, les personnages sont peu nombreux et, comme je te l'ai dit, la fin est souvent inattendue. C'est la fameuse « chute » parfois en une ligne seulement. J'en ai même écrit une dont la chute tient en un seul mot !
- Et pourquoi tu écris ?
- Ah ! voilà une belle question ! Je me la pose encore ! Peut-être parce que je suis trop timide pour dire certaines choses, alors je préfère les écrire !

Elle réfléchit et ajoute :

- Mais moi je suis pas timide (la maman approuve en hochant la tête), alors ça veut dire que j'écrirai pas ?
- Pourquoi ? Tu peux déjà écrire si tu veux. Tu prends un cahier et tu racontes tes vacances par exemple.
- Mais je le fais. J'ai un carnet secret.
- Alors tu es un écrivain !

Elle rit en haussant les épaules et se penche, très complice :

- Tu peux me raconter une nouvelle ?

La maman intervient. Peine perdue. Je me lance, en riant :

- C'est l'histoire d'une petite Mahault qui discute dans le tram avec un monsieur qui écrit des nouvelles.

Elle rit :

- Je crois que je la connais.

- Oui, mais je continue quand même ! Donc la petite Mahault veut savoir ce que c'est une nouvelle et elle veut avoir des nouvelles de mes nouvelles ! Et pour moi qui aime écrire, c'est une bonne nouvelle !

Tout en lui parlant, j'ouvre mon livre, prends un stylo dans mon veston, et griffonne sur la première page : " À Mahault, ma copine pas timide du tram " et je signe de mon prénom.

Je referme le livre. Elle me dit :

- Elle était courte ton histoire quand même ! Et j'ai pas eu la chute !

Elle a tout compris. Je lui tends le livre :

- C'est que je dois descendre. Je suis arrivé. La chute, la voilà, mademoiselle. Je vous l'offre. Bonne lecture. A bientôt j'espère.

Note : fiction pédagogique !

Frères Robinson

Nous nous sommes présentés à l'heure, tous les quatre, à notre rendez-vous dans le bureau de la Directrice de la Communication du gestionnaire du tram. Élèves de deuxième année d'une prestigieuse école de commerce de Bordeaux, nous avons choisi un thème original de mémoire qu'il était possible de faire en groupe.

Habités de ce moyen de transport, nous avons été frappés par une statistique sans doute un peu pifométrique sur le nombre de voyageurs qui boudaient le boîtier de validation en entrant dans la rame.

Accepté malgré de grandes réticences par notre chargé de travaux pratiques, notre projet d'étude avait l'ambition de faire chuter la fraude ou, du moins, la dénoncer. Il fallait que le gestionnaire accepte de jouer le jeu car lui seul pouvait nous donner un aperçu chiffré de notre action.

Le moyen préconisé avait fait l'objet d'un débat à l'école. Il consistait à filmer discrètement les gens et à mettre ensuite des clichés sur un blog au nom volontairement provoquant, une manière radicale de montrer ceux qui n'avaient pas compris que dans le transport en commun il y avait certes « transport » mais il y avait aussi « commun », c'est-à-dire une inévitable participation financière.

Notre étude expliquait néanmoins qu'il n'était pas question de déroger au droit à la production de photos et au respect de la vie privée. Les flagrants délictueux seraient affichés, avec, à la place du visage, un rond blanc dans lequel serait incrusté la photo d'un valideur, cette boîte jaune qui siffle à sa manière quand vous lui présentez une carte ou quand vous insérez, tant bien que mal, un ticket.

L'école nous avait alloué un budget suffisant pour nous équiper de caméras espion : lunettes, boutons, porte clés... L'imagination des concepteurs est sans limites et les équipements abordables pour quelques dizaines d'euros pièce.

La directrice de la communication a accepté notre idée, en tirant la couverture : faites mais assumez !

En sortant de cette réunion, nous avons fêté notre petite association autour d'un verre. Deux couples de travail : Lisa et moi, Ben et Candice. C'est Benoît qui avait proposé le rythme de travail : sur le terrain le jeudi matin, dépouillement par groupe des enregistrements et réunion le vendredi après midi pour les choix des clichés retenus à partir des films. Candice devait se charger de la mise en ligne sur notre blog. Durée : cinq mois, pour avoir le temps d'analyser l'impact.

Nous avons commencé le jeudi suivant, Lisa et moi sur la ligne B et le tandem Candice-Ben sur la A.

Mon choix d'un porte-clés allait s'avérer judicieux. Il peut s'orienter facilement. La mini-caméra embarquée permet d'enregistrer une heure. La technique, mise au point par des essais finalement vite concluants, consistait à se positionner en face d'une porte et à filmer les gens qui entraient. Ensuite, à la lecture des films, nous faisons des copies d'écran. Les photos ainsi retenues étaient traitées et le fichier de chaque photo portait le jour et l'heure de la prise de vue. Personne ne devait être juridiquement reconnaissable mais tout le monde pouvait évidemment se reconnaître.

Lisa était rayonnante ce premier jeudi d'action en gare de Pessac. Nous avons trouvé un moyen original de signer un mémoire qui resterait peut-être dans les annales des réseaux sociaux. Il nous fallait néanmoins préserver notre anonymat le plus longtemps possible.

J'ai pris place en face de la porte du caisson central de la rame et ma compagne de travail face à la porte immédiatement située après le soufflet nous séparant. Travailler côte à côte n'aurait servi à rien.

J'ai vu de suite qu'elle adoptait la même pause que moi, la main avec le porte-clés accrochée le plus haut possible sur une barre, un doigt sur le déclencheur, l'objectif de la caméra tourné vers l'entrée, son grand champ permettant de capter un maximum de cibles.

Dans notre choix de commencer par la ligne B il y avait le constat, un peu stéréotypé mais bien réel, que les premières stations étaient, dans notre chasse aux tricheurs, très giboyeuses. La ligne dessert le domaine universitaire et les justifications pécuniaires des passagers clandestins ne suffisaient pas toujours à plonger les contrôleurs dans des apitoiements de circonstances.

Après trois stations et quelques minutes de films, la rame a été prise d'assaut par une escouade de ces contrôleurs accompagnés par deux policiers.

Leur présence tient au fait que les contrôleurs n'ont aucun pouvoir de contrainte et qu'ils ne disposent que de la persuasion pour obtenir des résultats.

J'ai filmé la scène cocasse d'un « jeune », appellation générique lourde d'un a priori constant, encadré de deux contrôleurs et d'un policier qui, après des échanges verbaux très imagés, lui a demandé de vider ses poches. Au moment de sortir un troisième Smartphone d'une poche ressemblant à la caverne d'Ali baba, j'ai entendu le cri de Lisa venue derrière moi. Elle venait de reconnaître son téléphone et de constater son absence de la poche de son blouson, après une bousculade à la station précédente.

Le problème s'est réglé sur le quai de la station suivante : restitution, excuses, pas de plainte et en boîte un film souvenir : Lisa qui fait le buzz dès la première sortie.

Le bilan du premier jour a été instructif. Le choix des photos à exposer a été minutieux. Le moindre doute sur les gestes des entrants provoquait l'élimination de la photo. Il faut dire qu'il y a des artistes de la validation, comme ce gamin qui donne un coup de fesse en passant, sa carte d'abonnement dans sa poche

arrière de pantalon. Le son accompagnant les vidéos étant de bonne qualité il était facile de trier en fonction du bip émis par la boîte jaune.

Nous avons retenu vingt photos et Candice les a mises en ligne sur notre blog « tapavalidéfoutu ». Elle a lancé le lien vers ce blog sur les réseaux sociaux les plus connus en privilégiant les comptes concernant le tram, en particuliers Twitter. Notre blog interdisait toute intrusion, imposant ainsi de passer par les réseaux pour répondre ou commenter.

Nous nous sommes séparés et chacun chez soi avons attendu les réactions.

Il n'y a rien eu de part l'accueil enthousiaste des personnels impliqués dans le fonctionnement du tram. Ce qui n'était finalement qu'une mécanique de dénonciation plaisait visiblement à ceux qui étaient en première ligne. Notre choix de photos était pertinent et le défilé des coupables « postés » éloquent.

Les jours suivants ont été plus prolifiques en réactions. Les « contre », peu nombreux, qui se cachaient derrière une présence anonyme et les « pour », défendant notre action, et parfois désireux de se joindre au mouvement. A aucun endroit sur internet on ne pouvait trouver une information sur notre identité et notre but.

Le jeudi d'après, Candice et moi étions sur la ligne C, le deuxième groupe toujours sur la A. La ligne A compte quarante six stations, contrairement aux deux autres lignes plus courtes.

Nous avons convenu, lors de notre réunion de mise en ligne, qu'il était préférable d'éviter les heures de pleine charge. Filmer à bon escient était alors impossible. C'était là le point faible de notre travail car on devine bien que lorsqu'une rame est pleine les contrôles sont impossibles. Les validations parfois aussi.

Nous avons fait la ligne de bout en bout. De temps en temps Candice me faisait des clins d'œil. Elle prenait visiblement un plaisir de voyeur dans la manipulation de sa caméra.

La réunion de dépouillement des photos a été plus longue que la précédente. Le nombre de clichés à mettre en ligne était impressionnant et notre constat quant au nombre de tricheurs ou de voyageurs négligents était accablant.

J'ai appelé la responsable de la communication pour lui faire part de nos premiers travaux. Les premières photos mises en ligne l'avaient amusée. Elle nous félicitait pour leur qualité. Sur notre constat dérangeant, elle m'a expliqué qu'en fait bon nombre d'abonnés ne validaient pas mais ils avaient leur carte sur eux. Cela ne faussait pas les finances mais seulement les statistiques de fréquentations et, donc, la politique de gestion du trafic. Elle m'a expliqué que sur une ligne de bus desservant un lycée, il apparaissait qu'il était presque vide aux heures de pointe alors que des inspecteurs étaient venus constater qu'il en était autrement et que les contrôles de cartes prouvaient que seule la validation manquait. En théorie la ligne aurait pu être supprimée...

Les réseaux sociaux ont commencé à bouger. On a vu des commentaires amusés, d'autres plus indignés. Une sorte de jeu s'est mis en place, chez les

jeunes, consistant à reconnaître des copains. D'autres faisaient des copies d'écran des photos et les remettaient en ligne avec le visage de personnages connus, de la politique locale, des petits chefs d'entreprises tyranniques. Mais dans l'ensemble les indignés de ce que nous dénoncions se félicitaient néanmoins à l'idée que le taux de participation à l'effort financier du transport en commun allait se généraliser. Nous étions plus raisonnablement pessimistes et attendions les premières études du gestionnaire attentif à notre travail.

Sur Twitter un fil conducteur « #tapavalidétéfoutu » a vite pris un volume impressionnant. Le mot « radarisé » pour qualifier les gens « flashés » s'est imposé.

Les messages portaient aussi sur les mystérieux donneurs de leçons. Compte tenu des cadences de prises de vues, les parieurs nous évaluaient à deux ou trois, au moins. Certains avaient fait de savants calculs permettant de deviner la place des caméras. Sans succès puisque nous changions de positions et que les copies d'écran étaient recadrées sur la cible.

A la fin de la cinquième semaine, le gestionnaire du transport nous a annoncé un « frémissement » (mot qu'il a employé) dans les statistiques de validation.

Nous n'avons pas crié victoire pour autant. Ce n'est pas un frémissement que nous espérions, un peu innocemment, mais un séisme.

Le séisme est venu quelques jours après. Une photo, pourtant bien maquillée, a été reconstituée, par un anonyme, de manière parfaite. Comparée à l'original il n'y avait guère de doute. Du travail bien fait. Le personnage était connu. Très connu.

Le compteur de visites de notre blog a explosé et des échanges vifs ont rempli des pages de messages sur Twitter.

La chef de la communication m'a appelé pour m'expliquer qu'ils arrêtaient de cautionner le jeu, même si personne n'avait jamais signé un quelconque engagement de leur part. Certes il y avait un petit mieux dans leurs statistiques mais ils craignaient pour leur image...

Nous nous sommes réunis pour en discuter. L'attitude de notre partenaire nous vexait. Notre travail avait certes atteint son but. Mais tout de même, arrêter là nous laissait sur notre faim.

C'est à ce moment de la discussion que Lisa, avec l'air de quelqu'un ne s'avouant pas battu et venant de découvrir un nouveau sujet, nous a montré un cliché : un conducteur dans sa cabine, de dos bien sûr, téléphone à la main, sur la ligne droite de la rue Thiers, en train de lire un texto...

Note : encore un peu de pédagogie...



Pour aller du centre-ville de Bordeaux jusqu'à la Garonne, il me faut quelques minutes. J'y vais souvent, passer des heures à regarder cette bouée ancrée face à la place de la Bourse et sûrement destinée à indiquer un chenal. J'attends ma bouée, celle décrite dans un blog découvert il y a peu. Son auteur y détaille une liste de femmes qui ont marqué son existence sous le titre « Des phares souvent, des bouées parfois ». Ma bouée à moi devra m'aider à ne pas sombrer, m'aider à tenir en attendant de combler le vide.

Le départ d'un compagnon et j'ai découvert la vie en solo, le vide affectif et le cycle rire-larmes. Le célibat rend plus réceptif à tout. Les émotions prennent une surprenante dimension, elles s'accrochent. On s'endort souvent avec.

Le vide est associé à la douleur et cette douleur ne peut trouver un remède que dans des bras. Les bras qui enveloppent, les bras qui se referment doucement. Ce geste, lorsque je le vois sur n'importe quelle scène, la rue, la télé, déclenche chez moi des torrents de larmes. La solitude est ma principale situation. C'est un fait, mais j'ai peur qu'elle devienne aussi un sentiment.

Il y a le vide des repas et le vide du lit. Pour le repas j'ai trouvé une consolation : je mange quand je veux, où je veux et ce que je veux.

Le lit est, lui, à la fois un allié et un traître. Un allié car il redevient le ventre de ma mère. Seule, j'ai recommencé à dormir en position fœtale, à dormir longtemps. Mais le lit est aussi un traître avec ses zones froides, ses silences obsédants.

Seuls mes moments de conduite du tram sont un répit. Je m'enferme dans mon travail, dans ma bulle du poste de conduite. Je deviens alors étanche à tout. J'ai bataillé pour obtenir ce poste convoité. J'ai passé le permis poids lourds, sous les quolibets de mon compagnon. Une femme, pensez-donc. Il y a eu la conduite des bus et puis celle du tram après une validation obtenue haut la main. Fière, mais seule, comme si l'émancipation, le courage, étaient à ce prix.

J'observe cette bouée, accoudée sur la rambarde des quais, mes mains crispées sur le col de mon manteau, l'âme froide qui égrène les mots du désespoir.

Parce que j'aime les mots, leur sens souvent subtil, j'ai essayé d'exorciser le présent en recherchant dans un « Dictionnaire des émotions » ceux qui avaient

trait à ma situation. Mauvaise idée, je me suis mis sur la tempe un révolver de mots. Chacun partait comme une balle fatale.

Mon chargeur commençait par « Accablé », suivi de « Affligé ». Je me sentais tomber, sombrer, sans volonté, et mon chargeur continuait : « Brisé », « Désesparé », « Effondré ». Il devait, comme dans tous les chargeurs, y avoir une sixième balle. Je la gardais pour le final. Je n'imaginai pas alors qu'il en soit autrement.

Ma bouée va s'appeler Philippe, un jeune médecin pompier appelé lors d'un accident. Cet homme va m'aider. Quelques mots pour me rassurer sur le sort d'un blessé dont la moto est venue s'encaster dans ma rame. J'ai eu très peur. Les quarante tonnes de ma chenille ont mis une éternité pour s'arrêter et je suis devenue, un instant trop long, la spectatrice impuissante du sort d'un homme pour lequel j'ai redouté le pire. Philippe est resté auprès de moi tout le temps des constatations. Sa présence et son témoignage ensuite m'ont été précieux lors de l'enquête de la cellule accidents.

Il m'a reconnue, quelques temps après, un matin, appuyée sur cette même rambarde des quais. J'ai senti une main se poser sur mon épaule. Cette même main qui était restée longtemps sur mon bras juste après l'accident, partageant ainsi mon désarroi dans une ambulance où j'avais été isolée.

Prenant mon visage avec une tendresse infinie, il a dirigé mon regard vers le fleuve. Ma bouée dansait une joyeuse farandole sur les vagues d'un mascaret.

Note : 18% de femmes conductrices du tram. Pas plus. Dommage.



Avoir son petit fils en vacances pour quinze jours en été et une première semaine qui se termine par une nouvelle journée de pluie relève vite du cauchemar. A son âge on a vite épuisé les jeux habituels, le cinéma, les visites de certains musées.

L'idée de mettre de l'ordre dans le garage lui a plu, idée soutenue par la perspective de voir dans quel état se trouvent les souvenirs d'école de sa mère. Voir « les cahiers et les notes de maman » le faisait jubiler.

Comme il n'est pas avare de questions, la première a été d'expliquer pourquoi on appelle « garage » cet endroit où il n'y a jamais de voiture et qui sert d'annexe de stockage et de centre de bricolage.

Nous avons entrepris l'examen des cartons, pas toujours étiquetés, ce qui transformait l'aventure en une sorte de découverte au pied du sapin de Noël.

J'avais installé une table d'examen et préparé des sacs poubelle afin d'évacuer tout ce qui ne paraîtrait pas nécessaire de garder.

Et c'est sur une symphonie de grêlons tombant au raz de la porte du garage que nous avons attaqué, à la fois l'après midi et le premier carton, Luc et moi.

Marqué « photos », il avait été repéré par mon petit fils. Mais ce ne sont pas les photos qui ont amené la première question. Les vieilles photos, il les connaît, j'ai tout numérisé, et il les a vues. Ce qui a attiré son attention, c'est une boîte jaune, ronde avec un truc denté qui en sortait. Je n'avais pas imaginé une seconde qu'il n'avait jamais vu une pellicule photo !

- C'est quoi ce truc papi ?

En fouillant dans le carton j'ai exhumé un classeur de négatifs et je suis parti dans l'historique de la photo, d'autant plus facilement que nous avons trouvé aussi mon premier appareil ainsi que deux autres moins anciens. Mon premier appareil est dans un état de conservation surprenant. Je n'ai eu aucune peine à l'ouvrir, déployant son soufflet, sous le regard perplexe d'un enfant en train de remonter le temps.

- Tu vois, on ouvrait l'arrière, on mettait une pellicule ici, on refermait et...

- Tu l'allumes comment ?

- J'allume rien, tout est mécanique.

Démonstration pour l'avancement du film, réglages et déclencheur. Surprise d'entendre que l'appareil ne pouvait faire que douze photos et qu'il fallait les remettre à un magasin pour développement.

- Et si une photo était ratée ?

- Et bien elle était ratée mais payée quand même !
- Je comprends pourquoi papa dit qu'avec le numérique mille photos ne coûtent pas plus cher que deux ou trois!

Il a manipulé l'engin un moment, pas convaincu des performances à en tirer.

- Tu l'as eu quand ?
- Il était à mon père, il me l'a donné quand je suis parti en colo vers 1960.

J'ai vu que Luc tentait un calcul mental vite abandonné tellement cette date lui paraissait relever du moyen âge. Il devait sans doute hésiter à la caler entre les Mérovingiens et le martyre de Jeanne d'Arc.

Je lui ai raconté que j'avais acheté mon premier appareil numérique pour sa naissance et que ce mode de travail, accompagné par l'informatique, avait changé ma vie de photographe amateur.

- Tu as d'autres exemples de choses qui ont changé ta vie ?

J'ai compris que ce gamin venait de réaliser que j'étais peut-être un livre d'histoire. Il aime lire et a hérité de son père un grand intérêt pour la vie autrefois. Il sait beaucoup de choses et nos discussions sur l'évolution des techniques et sur la science en général sont de grands moments pour moi. Curieux insatiable, il est une éponge et cette éponge venait de grossir de la découverte d'un truc enroulé dans une boîte : une pellicule photo !

- Ah oui, il y a quelque chose qui a changé ma vie, je vais te montrer.

Dans un carton sur lequel on lisait « foutoir » j'ai retrouvé mon premier téléphone, en bakélite noire.

Il en avait déjà vu, dans un musée à Mulhouse et dans des films. Mais des questions étaient restées sans réponse.

- Pourquoi il y a des lettres avec les chiffres ?

J'avais oublié ce détail. C'est vrai qu'il y a des lettres.

- C'était pour se souvenir plus facilement des numéros.

Par exemple, un correspondant avait le numéro 887 526, il suffisait de se souvenir de TURbig0 526, Turbig0 c'est un truc parisien ! Le T et le U pour le 8 et le R pour le 6. Le téléphone était plein de poésie.

- Mais faire tourner le cadran devait être agaçant, non ?
- A l'époque on était bien content et cela paraissait normal. Mais quand le correspondant ne décrochait pas et qu'il fallait refaire le numéro on perdait vite patience !

Luc souriait en soupesant l'engin...

- Et avant comment on faisait ?

J'ai tiré une caisse pour le faire asseoir et je me suis posé sur un tabouret. Un historique de mes moyens de communication venait de commencer.

- Avant ? Il y avait le courrier. On écrivait pour avoir des nouvelles.

Je lui ai décrit la place que tenait, il a longtemps, les PTT ! Le facteur, qui passait deux fois par jour et la lettre dont on devinait la provenance en reconnaissant l'écriture. Les cartes postales en été avec le timbre d'Espagne que l'on gardait pour le voisin collectionneur.

- Et si tu avais quelque chose d'urgent à dire ?
- Un accident, quelqu'un de malade ?
- Oui, c'est ça.

J'ai fouillé dans le carton « foutoir » et trouvé – il me semblait bien en avoir conservé – un télégramme.

- Il y avait ça, le télégramme. Il suffisait d'aller aux PTT et de remplir un papier. Mais comme on payait au nombre de mots il fallait faire court !
- Comme Twitter ?
- Oui, si tu veux !

Il a lu le télégramme conservé, après avoir entendu mon explication sur la manière dont il était acheminé. Le spécimen portait « félicitations vœux de bonheur ». Le télégramme d'un cousin pour un mariage.

Je lui ai expliqué que la vue du facteur portant un télégramme n'était jamais de bon augure : les mauvaises nouvelles arrivaient ainsi. Peut-être que l'expression « pas de nouvelles, bonnes nouvelles » date de cette époque. Aujourd'hui, à l'ère de l'instantané, c'est le contraire, on s'inquiète dès que le correspondant ne répond pas !

Je lui ai raconté cette époque, au même âge que lui, en banlieue de Toulouse, quand peu de monde avait le téléphone. En face de chez nous il y avait le « Café des Sport ». C'est là que nous allions, en cas de nécessité, pour téléphoner ou que nous étions appelés quand on voulait nous joindre. Des images me revenaient, difficiles à raconter, ce téléphone posé sur le zinc dans une salle bruyante et enfumée, dans laquelle on devait entendre les bonnes et mauvaises nouvelles.

J'expliquais à Luc l'apparition des cabines téléphoniques et le cauchemar des pièces qu'elles avalaient trop vite, puis l'arrivée des cartes.

Avec son humour que j'adore, Luc a interrompu mon récit :

- Finalement tu es passé des pigeons voyageurs à internet !

Le raccourci était d'une justesse qui m'a fait éclater de rire. Il connaissait l'histoire des pigeons pour avoir lu leurs faits d'armes en 1914.

- C'est exactement ça ! Ma génération, celle née juste après la deuxième guerre, a vécu probablement la plus grande accélération du progrès.
- Raconte moi aussi, papa m'a parlé d'une histoire de « cabane au fond du jardin », tu sais avec la chanson...

Nouvelle bouffée de souvenirs. Chez ma grand-mère, dans un coin perdu du Gard, entre deux crassiers, ces montagne de résidus de charbon, une vieille maison sans « commodités », nom donné à ce qui manquait et que l'on trouvait déjà à la ville. Et en particuliers cette fameuse cabane.

J'ai bien cru que Luc ne me croyait pas à la description de la chose : ce truc en planches mal jointes, à quelques mètres de la maison, le long de la route, avec un trou immonde et des pages de journaux accrochées à un clou !

En quelques minutes, entre le téléphone au café d'en face, la cabane et la pellicule, il manifestait des signes d'engorgement sur sa capacité à digérer un vécu pas si vieux que ça.

Je l'ai achevé :

- C'est dans cette maison que j'ai vu arriver l'électricité ! J'avais sept ou huit ans, une seule ampoule au plafond de chaque pièce et les prises de courant sur le culot des ampoules.
- Et avant alors ?

Je le regardais, attendant qu'il devine.

- La bougie ?
- Oui, ou la lampe à pétrole.

Nouvel arrêt !

- Ta mémoire vive sature ? Ton haut débit craque ?

Très avisé en la matière il a compris ce que nous appelions entre nous les « taquinettes ».

- Alors tu es passé de la bougie à la led.

Ce n'était même plus de l'étonnement mais une sorte d'ahurissement. Il réalisait le gouffre entre moi et ses parents et lui ensuite.

Avec son étonnante vivacité d'esprit il a vite élargi le champ de l'étonnement :

- Mais alors, les voitures ça existait quand même ?
- Oui mais il y en avait peu. Mes parents ont acheté leur première voiture quand j'avais huit ans.
- Et vous faisiez comment ?
- A pied, en vélo, en bus, avec les voitures des voisins plus riches !

J'ai fait une pause. Il se rappelait des photos de moi gamin devant une 201. Il venait de réaliser ce que cela pouvait représenter pour nous à l'époque.

- Vous deviez être contents ?
- Oui, et très fiers aussi. Je me souviens de me vanter auprès des copains en leur disant « hier avec mon père, on s'est tapé du 60 ! ».

Nous avons rangé, en silence, La pluie avait cessé, comme pour respecter ce qui se passait dans la tête de ce gamin qui remontait le temps. Avant de refermer le garage, toujours dans notre intimité, il m'a demandé :

- Et on était plus heureux de ton temps ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que tu n'étais pas là.

Note : Souvenirs. Un peu de fiction.

A bientôt sur mes lignes...